

*René Richard, artiste peintre
canadien, d'origine suisse, né
Jeanrichard dit Bressel à La
Chaux-de-Fonds en 1895, originaire
de La Sagne*



Vue de La Chaux-de-Fonds en 1835 par Doudiet

**Biographies par plusieurs auteurs
Généalogie de la famille par Pierre-Arnold Borel
septembre 2007**

René Jeanrichard dit Bressel
artiste peintre célèbre
au Canada



Pierre-Arnold et Jacqueline Borel

Introduction

En mai 1993, j'assistais au Congrès national de Généalogie à Vichy, invité par Madame Janine Giraud vice-présidente du Cercle généalogique de cette ville. Nous étions une vingtaine de conférenciers généalogistes et nous devions parler de nos expériences dans notre science. Le titre de ma causerie était "*les communes d'origines, en Suisse, facilitent les recherches*" ce qui attira et retint beaucoup d'auditeurs de France et du Canada, "*le droit de cité plutôt que le lieu de naissance*" nous est envié par les chercheurs d'autres pays.

Au sortir de la salle de conférences, un membre influent des cercles généalogiques du Québec, Madame Cécile Enault me demanda de lui parler -"*du plus connu et aimé des peintres canadiens, du grand René Richard, puisqu'il est né à La Chaux-de-Fonds, d'où vous venez, Monsieur Borel.*" confus, je balbutiai que je ne le connaissais malheureusement pas !! De retour chez elle à Saint-Hubert elle groupa tout un dossier de documents sur son grand peintre en me priant d'établir la généalogie des **Richard**.

C'est alors que commence toute une aventure lorsque l'acte de naissance daté du 1er décembre 1895 m'apprend qu'*il se nomme Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel*, originaire de La Sagne et natif de La Chaux-de-Fonds et même que ses lointains ancêtres vivaient au hameau *Les Bressels* dès le XV^{ème} siècle. Ils étaient bourgeois de Valangin au comté de Neuchâtel en Suisse.

Bien sûr qu'une signature sur une toile gagne à être courte: **René Richard** a signé des centaines d'oeuvres faisant vivre les paysages du Grand Nord canadien, d'une beauté forte, aux couleurs vivantes, ses trappeurs, ses arbres sous la neige, ses chiens, les lacs au soleil couchant; René Richard faisait vivre les moments de la vie du Grand pays où il a connu l'hiver et ses duretés mais où il a été chez lui à Baie-Saint-Paul et où il s'est endormi.

Maintenant ses oeuvres sont admirées dans les musées canadiens. Son souvenir commence à s'ouvrir ici au pays de son enfance et peut-être y sera-t-il mieux connu bientôt ???!

Des contacts sont déjà pris entre des personnalités canadiennes et chaux-de-fonnières.



De profil, à gauche Janine Giraud, les trois dames de face sont les déléguées des cercles de généalogie du Québec. Madame Cécile Enault est au centre.

Neuchâtelois au Canada

On parie: bien peu de Neuchâtelois connaissent le peintre René Richard. Extrêmement célèbre au Canada, où il émigra avec son père au début du XXe siècle, Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel (son vrai nom) est pourtant né à La Chaux-de-Fonds, en 1895. Dans un bulletin de la Société suisse d'études généalogiques, Pierre-Arnold Borel a retracé l'histoire de cet artiste, mort en 1982, et dont les œuvres peuvent être admirées au Canada, mais aussi ailleurs dans le monde. Ainsi, une toile de René Richard figure même dans les collections de la reine d'Angleterre!

«*Ses racines neuchâteloises ont été oubliées*», note Pierre-Arnold Borel. Qui raconte, en collaboration avec la Québécoise Cécile Fnault, com-

ment Paul-Emile, le père du jeune René, «*proie de chimères extravagantes*», décide un jour, sur un coup de tête, de quitter La Chaux-de-Fonds, pour emmener sa famille au Canada. Le futur peintre a 10 ans. Il découvre, dans un petit comptoir où s'approvisionnent les Indiens, et où son père s'adonne au trafic de fourrures, la vie des trappeurs du Grand Nord. Celle que, plus tard, il peindra avec un immense succès.

A Paris, dans les années 1930, il apprend les finesses du métier avec le peintre Clarence Gagnon, autre Canadien célèbre, puis retourne vers le Nouveau Monde, où sa réputation grandit. Au point d'être reçu membre de l'Académie royale du Canada et de voir l'un de ses tableaux reproduit sur un timbre... /FRK



Une des œuvres de René Richard, peintre né à La Chaux-de-Fonds «découvert» par Pierre-Arnold Borel. PHOTO SP

GÉNÉALOGIE

Cœur à l'ouvrage

Le Chaux-de-Fonnier Pierre-Arnold Borel a collectionné les familles neuchâteloises dans près de 90 ouvrages. Une passion.



Aus dem Jahrbuch 1999 der «Familienforschung Schweiz» der Schweizerischen Gesellschaft für Familienforschung. (erhältlich an der UB Basel, am volkswissenschaftlichen Institut in Basel, sowie an der Landesbibliothek Bern unter dem Standort GFp 8)

Aus der Einleitung:

„Pierre Arnold Borel hat sich zusammengetan mit der Kanadierin Cecile Enault, um die Familiengeschichte des aus der Schweiz stammenden Malers René Richard (1895-1982) bis ins 14. Jahrhundert nachzuzeichnen.

Der Jahrbuchredaktor: Victor G. Meier“

Zum Artikel selbst:

Borel / Enault

Un artiste peintre d'origine suisse vivant au Canada

Pierre-Arnold Borel avec l'aide de Cécile Enault, de Saint-Hubert au Québec

Summary

The canton of Neuchâtel is a particularly inviting region for artists. Pierre-Arnold Borel has collaborated with Cecile Enault of Saint Hubert (Quebec) in writing about a Canadian painter whose Swiss roots in the Neuchâtel region extend at least to the 14th century. The father of the artist Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel immigrated to the New World at the beginning of the 20th century.

Zusammenfassung

Das Neuenburger Land ist eine für Künste speziell einladende Region. Unser Mitarbeiter Pierre-Arnold Borel zeichnet zusammen mit Cecile Enault, von Saint-Hubert/Quebec, für einen Artikel, der einen Maler vorstellt, der in Kanada lebte, dessen Familie aber ihre schweizerischen Wurzeln mindestens im 14. Jahrhundert hat. **Der Vater des Malers Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel** emigrierte zu Beginn des 20. Jahrhunderts in die Neue Welt.

Résumé

Le Pays de Neuchâtel est une région particulièrement prolifique en artistes. Notre chroniqueur Pierre Arnold Borel signe, en collaboration avec Cécile Enault de Saint-Hubert au Québec, un article présentant un peintre qui a passé sa vie au Canada, mais dont la famille remonte au moins jusqu'au XIV^e siècle. Le père du peintre Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel émigra dans le Nouveau Monde au début du XX^e siècle.

La Sagne



Un artiste peintre d'origine suisse vivant au Canada

par Pierre-Arnold Borel avec l'aide de Cécile Enault, de
Saint-Hubert au Québec.

Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel fils de Paul-Émile;
originaire de La Sagne (Ne.);
est né à La Chaux-de-Fonds, au 159 de la rue du Doubs, le
1er décembre 1895 (naissances: acte 834 folio 352); est mort au
Canada en 1982.

- Tiré d'un article d'Henri Dufresne:...il avait 10 ans lorsque sa
famille émigra au Canada. Son père établi dans l'Ouest faisait le
commerce de pelleries. Le jeune René devint trappeur par nécessité,
ce n'était pas pour lui déplaire du reste. - "J'ai toujours adoré
la forêt et les grands espaces avec leurs couleurs rudes et sauvages"
me confie le sympathique artiste. "Depuis l'âge de 10 ans que j'ha-
bite ce pays, je crois bien avoir le droit de réclamer le titre de
Canadien".

- Paru dans *La Presse*, Montréal 11 août 1990, par Gilles G. Lamontagne:

- C'est peut-être là, dans l'épicerie de son père, que le jeune René
saisit un crayon et commença son inoubliable galerie de visages du Nord;
ces vieilles faces d'hommes rongées de poil, des Indiennes qui s'épouil-
lent en riant, ces jeunes hommes fièrement drapés dans leurs guenilles,
de vieux rêveurs aussi, dont le regard s'évade...

A l'âge de 47 ans, il épouse

Blanche Cimon ou Simon qui est aussi âgée que lui.

Blanche Simon, l'une des plus fines et originales
dessinatrices et tisserandes du Québec. Elle devint sa meilleure critique
d'art et conseillère. Le couple s'installe définitivement dans la maison

natale de Blanche où René peint. Plutôt que de retoucher ses tableaux, il s'en débarrassait. Un jour, il brûla 150 toiles, une parmi lesquelles fut sauvée, à son insu, et se trouve au musée créé dans sa maison. Huit ans après sa mort, la maison du peintre à Baie Saint Paul où il a passé la moitié de sa vie et produit la majeure partie de son oeuvre est maintenant ouverte aux visiteurs durant l'été. Construite en 1852, en plus d'avoir gardé son cachet historique, elle est, en réalité, un petit musée d'une valeur inestimable.

Depuis qu'il a hérité du domaine de famille, Paul Hébert Cimon, beau-neveu du peintre, 58 ans, a ressorti du grenier des raretés et n'a pas cessé de tout remettre en bonne condition. Le bois d'érable et de bouleau des meubles et des planchers et parois, les horloges et les lampes centenaires, les fauteuils à larges bras conçus par René Richard, placés près de la cheminée, tout a conservé, dans le musée, le côté intime du peintre.

Pendant 25 ans, dira-t-il de bon coeur, chaque année, j'accompagnais mon bel oncle dans ses voyages. Il ne voulait pas conduire, afin de pouvoir admirer les paysages. Il aimait tellement les arbres. C'était un aventurier; il aurait pu périr dans les bois combien de fois...

Quand j'ai le goût de peindre, dit Richard, je vagabonde dans les vallons de Saint Irénée, sur les roches du Cap aux Corbeaux et dans la solitude du Cap aux Oies, à portée de main de chez moi.

J'avais douze ans à peine lorsque mon père s'établit là-bas après un séjour d'une couple d'années à Montréal où je fréquentai quelque peu l'école, mais très peu; de mon enfance en Suisse je me rappelle vaguement la haute montagne, les Alpes, les glaciers, les vallées.

A vrai dire, je n'ai jamais étudié à l'école, ce que j'ai appris ce fût par moi-même. Mais je connais parfaitement la topographie et la géographie du Nord-Ouest canadien et des régions polaires... après une dizaine d'années d'étude sur place, de la Baie James au delta du Mackenzie... mais,

j'anticipe.. Jusqu'à l'âge de 28 ans, je travaillais chez mon père, à Cold Lake, l'aidant au trafic de fourrures, tout en chassant et pêchant pour mon propre compte. Ce pays m'enchantait, surtout ce lac très beau, très limpide, poissonneux, avec, alentours, du gibier poil et plume en abondance. Je crayonnais aussi, mais, pour ça, je vis bientôt que je devrais étudier avec un maître pour arriver à m'exprimer comme je le désirais. Un beau matin, je me suis éveillé avec le désir d'aller étudier le dessin en Europe. Du dessin à la réalisation il y avait un pas énorme à franchir. Mes crayons grattèrent le papier, mais cette fois c'était pour faire des chiffres. Il me fallait au moins 3.000 dollars pour me rendre en France et y étudier à mon aise. Je n'avais qu'un moyen d'y parvenir: la chasse. Cinq ans de dur travail et de privations allaient commencer. Je devais partir des mois sans autre nourriture que le fruit de ma chasse et de ma pêche. Le soir venu, je jetais mes filets et capturais mon souper dans les eaux de La Mackensie. Pendant ce temps, je trappais les animaux à fourrure et je vendais les peaux pour grossir mon capital. J'attrapai un renard blanc à la fourrure de très grande valeur sur les landes incultes de l'Océan arctique. Après cinq ans de ce régime, j'avais épargné 3.000 dollars. Conseillé par Paul mon frère, j'arrivai en 1927 à Paris où je rencontrai Clarence Gagnon. Ce fut l'une des plus heureuses rencontres de ma vie... (tiré d'un écrit de René Richard pour la Revue populaire, juin 1943).

Paul Lambert écrit, en 1961, dans "Perspectives":

" Gagnon décèle chez Richard du talent et se prend d'une vive affection pour le jeune homme et parcourt la France avec lui. Ce fut un grand privilège pour moi, dit Richard, d'avoir été l'élève d'un maître si doué.

Registre des naissances A

No 834.

Taurichard dit Bressel
Emmanuel/René

Le un décembre mil huit cent quatre-vingt-
cinq à douze heures trente minutes du matin
est né a La Hague de Fonds, Doyls 159

Taurichard dit Bressel Emmanuel/René
légitime

fils légitime de Paul Emile profession: Charreur

de Albert et de Elisabeth née Goli

de la Sague domicilié a La Hague de Fonds

et de Mathie Gabrielle Sandoz

filles de Jules Auguste et de Eugénie née Fallet

de Locle.

Inscrit au présent registre le deux décembre

mil huit cent quatre-vingt-cinq sur la déclaration de père

Paul Emile Taurichard

Confirmé après lecture faite :

Paul Taurichard

L'officier de l'état civil :

Communiqué le 3 décembre

H. Saget

1895 à la Sague.

En 1928, je fis un voyage en Suisse où je peignis plusieurs fusains: "Dessin dans les Alpes", "Jeune berger", "Jeune bergère", toiles se trouvant dans les musées canadiens.

Une toile de Richard "le long du Grand Lac de l'Esclave" est présente dans les collections de la reine d'Angleterre Elisabeth II et ce sujet a été reproduit, en 1982, sur le timbre poste de 30 cents des postes canadiennes."



Le père de René Richard est:

Paul-Emile Jeanrichard-dit-Bressel fils d'Albert.

Né le 19 mai 1870 à La Chaux-de-Fonds. Homme tyrannique envers les siens, mais lui-même la proie de chimères extravagantes, décide, un jour, sur un coup de tête, d'emmener sa famille au Canada, et, en 1909, émigre pour Cold Lake, y ouvre un comptoir où s'approvisionnent les Indiens à qui il achète des fourrures. Dans ce petit magasin du bout du monde, au fouillis indescriptible, à la clarté fumeuse de la lampe, entrent, discutent et fument, les Indiens s'attardent; Paul-Emile règne sur tous, surtout sur sa famille.

A La Chaux-de-Fonds, le 27 juin 1891, il avait épousé:

Marthe-Gabrielle Sandoz fille de Jules-Auguste, communier du Locle, et d'Eugénie Fallet, de Dombresson.

Née le 22 juin 1868. (Tiré de l'ouvrage: "René Richard" de Gabrielle Roy:..."née dans une famille d'artistes, femme pieuse, créature effacée, au Canada toujours sous la coupe de son mari,..en fervente protestante Marthe-Gabrielle s'est réfugiée dans la Bible...")

Enfants:

Ruth Gabrielle née le 14 mars 1892

- Aurèle-Paul né le 5 février 1893, à Renan. A étudié à Paris, à la Sorbonne; devenu professeur de français. A professé à l'université de Winnipeg, Canada.
- Blanche-Nelly née le 24 janvier 1894 au 55 de la rue du Nord. à La Chaux-de-Fonds.
- Marthe-Edith née le 18 janvier 1895 au 157 de la rue du Doubs, à La Chaux-de-Fonds.
- Emmanuel-René ligne directe né le 1er décembre 1895
- Yvonne-Irma née le 25 septembre 1898
- Marcel-Edmond né le 5 mars 1901, à Renan.
- Daniel né le 16 janvier 1904
- Suzanne Madeleine née le 23 juillet 1905; elle épouse, à Montréal, le 10 novembre 1928: Max Schneider, originaire de Langenbrück (ct. Bâle) établi au Canada.

Albert Jeanrichard-dit-Bressel fils d'Henri-Louis, communier de La Sagne. Né le 21 novembre 1830 au Locle; mourra le 4 mai 1913 à La Chaux-de-Fonds. C'est en cette ville qu'il avait épousé, le 21 mai 1864:

Elisabeth Egli fille d'Anton, et de Maria née Egli, originaire d'Egolzwil (ct. Lu). Née le 29 avril 1846; morte à Zürich le 14 novembre 1928.

Enfants nés à La Chaux-de-Fonds:

Charles-Albert né le 8 avril 1865; épouse Clara Fürlemeyer le 15 février 1888.

Elise née le 10 août 1866

Paul Emile ligne directe né le 19 mai 1870

Armand né le 5 novembre 1871; mort le 28 janvier 1944 à Paris.

Jeanne-Antoinette née le 9 juin 1874

Henri né le 20 janvier 1876; le 31 décembre 1901, à Bienne, il
épouse Elise Aline Zaugg.

Marguerite Olga.

Henri-Louis Jeanrichard-dit-Bressel fils de Justin.

Né à La Sagne. Bourgeois in-
corporé de Valangin. Date de naissance: 30 mars 1807. Baptisé
au temple réformé de La Sagne le 11 avril 1807.

Il épousera

Adèle-Lucie Matthey-Junod du Locle.

Leur fils né au Locle le 21 novembre 1830 se prénomme

Albert ligne directe.

Justin Jeanrichard-dit-Bressel fils de Charles-Louis, de La Sagne,
où il est né le 15 mai 1784.

Sera Ancien d'Eglise, bourgeois incorporé de Valangin. Décédé
avant l'an 1842.

Le 8 mai 1804, à La Sagne, il se marie avec

Charlotte Perret fille de Jean-Frédéric ancien d'Eglise, de et
à La Sagne. Leurs enfants naissent au village:

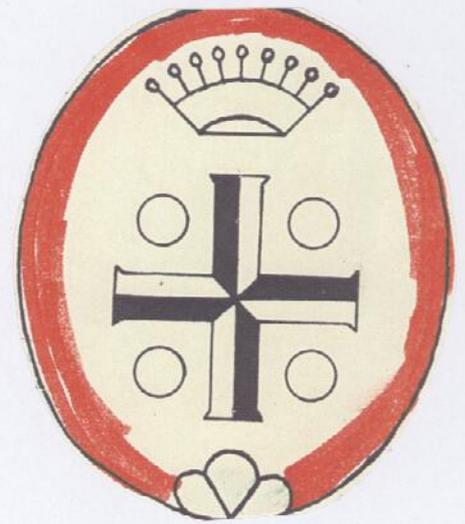
Louise née le 7 avril 1805

Henry-Louis né le 30 mars 1807 ligne directe

Philippe Henry né le 13 septembre 1809

Augustin Henry né le 26 mai 1812; épouse en 1838 Mélanie Roulet
fille de Charles-Frédéric, de La Sagne.

Augustine née le 10 juin 1815
 Henry François né le 23 octobre 1817
 Elise née au Locle le 1er juin 1820.



Charles-Louis Jeanrichard-dit-Bressel fils de David-Louis.
 Né le 7 août 1763; baptisé
 au moultier du Locle le 14 du même mois. Il mourra à La Sagne le
 22 mars 1839. Sera justicier en la mairie de La Sagne dès 1792.
 Puis lieutenant civil depuis 1795. Il est maire de La Sagne à
 partir de l'an 1811 avec exemption des corvées. Démissionne du
 poste de maire en 1829.

Le 3 mai 1781, à La Sagne, il se marie avec

Rose-Marguerite Perret fille d'Abram justicier de La Sagne.

Née le 29 mai 1763. Morte à l'âge de 55 ans
 le 28 avril 1818. Leurs enfants naissent et sont baptisés à La Sagne:

Auguste né le 11 février 1782. Fabricant de dentelles cité
 comme tel en 1820. Le 12 septembre 1803 il a épousé la
 fille de feu David Othenin-Girard: Susanne-Marie.

Justin ligne directe né le 25 mai 1784

Augustine née le 1er octobre 1787.

David-Louis Jeanrichard dit Bressel fils d'Abraham, bourgeois de
 Valangin. Né le

24 février 1740; mort le 9 novembre 1810 à 71 ans. Réside au Locle
 où il se marie le 2 mai 1761 avec

Marie-Esabeau Descoedres fille de Jacob l'ancien, de et à La Sagne.

Elle a été baptisée le 20 août 1747.

Meurt le 2 avril 1822. Leurs enfants naissent au Locle, ils sont:

Henry Louis né le 8 décembre 1761
 et son jumeau
 Charles-Louis du 8 XII 1761, mais qui meurt bébé.
Charles-Louis ligne directe né le 7 août 1763
 Henry Louis jumeau aussi né le 7 août 1763 et mort bébé.

Abraham Jeanrichard dit Bressel fils de David, bourgeois de
 Valangin. Le 21 décembre 1707, il
 a été baptisé à La Sagne. Le 19 avril 1730, à Cernier, il épouse
Marie-Madelaine Morelet fille de David (Morlet) des Hauts-Geneveys.
 Le 14 juin 1786 à l'âge de 80 ans et 9 mois
 elle s'éteint à La Sagne. Leurs enfants sont:

Abram Louis né le 3 novembre 1734 à La Chaux-de-Fonds. Il se
 marie le 6 décembre 1768 avec Estiennette Perrin, de
 Veyrier (Ge.).
 David baptisé le 25 mars 1736 à La Chaux-de-Fonds.
 Jacob baptisé le 13 avril 1738. Habite rière la juridis-
 tion de La Sagne. Epouse le 22 juin 1763 la fille
 de Christian Gerber: Elisabeth.
David-Louis ligne directe né le 24 février 1740.

David Jeanrichard dit Bressel de La Sagne, bourgeois incorporé de
 Valangin; fils de David.

Le 12 novembre 1704 à La Sagne, il épouse
Marie Jacopin fille d'Abraham, de La Chaux-de-Fonds. Leurs enfants
 naissent à La Sagne, ils sont:

Abram ligne directe le 21 décembre 1707 il est baptisé
à La Sagne comme le seront tous ses frères

David baptisé le 13 octobre 1709

Jean-Louis baptisé le 8 mai 1712

Esayé baptisé le 17 mai 1716. Il épousera Salomé Ursule
Prince, de Saint-Blaise

Jean-Frédéric baptisé le 20 novembre 1718

Daniel baptisé le 19 novembre 1724

Philippe baptisé à La Sagne le 2 janvier 1729.

David Jeanrichard dit Bressel fils de Guillaume; bourgeois incor-
poré, cité le 10 juin 1693.

Le nom de son épouse ne nous est pas connu.

Par un acte du 22 novembre 1679 on apprend que David demande à sa
femme d'**enseigner à faire de la dentelle** à leurs filles.

Seul enfant connu:

David ligne directe.

Guillaume Jeanrichard dit Bressel est fils d'Abram le juré.

Sa maison est au Cernil Borquin.

Son traité de mariage est du 12 octobre 1632, avec

Jehanne Duboz fille de feu Guillaume, du Locle.

Leurs fils sont:

Abraham

David ligne directe

Daniel

Abram Jeanrichard dit Bressel fils de Blaize, de La Sagne; bourgeois de Valangin, justicier en la mairie de La Sagne. Son maix aux Béniciardes. Dit feu avant 1661. Sa femme est

Jeanne Convert, de La Sagne. Leurs enfants:

Jehan

Abram

Guillaume ligne directe

Acte de partage des biens familiaux par Abram avec ses fils le 13 mai 1632 (chez P.Brand notaire).

Blaize Jeanrichard dit Bressel fils de Guillaume, de La Sagne et bourgeois de Valangin, juré;

laboureur à La Béniciarde et au Gros Tertre et au Bied des Monnes. Le nom de son épouse ne nous est pas connu; leurs fils:

Abram il reçoit 6 faux de bonne terre arrible à la mort de son père. Ligne directe

David cité en 1661

Jehan sera lieutenant de La Sagne. Il épouse Bendithe
Convert, de La Sagne. Il meurt vers 1677.

Blaize a aussi une fille:

Guillauma qui se mariera avec Moÿse Perrenod, de La Sagne;
sa dot est alors de 150 livres faible monnaye or.

Guillaume Jeanrichard dit Bressel fils de Guillaume, bourgeois
de Valangin. Il sort d'indivi-
sion d'avec son père et l'oncle Jean et partage une terre près
de l'église de La Chaux-de-Fonds, celle de La Haute Fie (fie =
épicea ou sapin rouge, ici isolé sur une pâture). L'indivision
comptait, sur cette terre: "une maison sus assise ainsi que le
maix des Logeux. (acte du 2 octobre 1547).

Il épouse

Judith Jaquet fille d'Abraham, de La Sagne, dont:

Blaise ligne directe

Guillaume

Othenin

Jehanne qui épousera Jaques Brandt, du Locle.

Guillaume Jeanrichard dit Bressel fils de Claude. En 1518 il
vend une joux dixmeur La Chaux-
de-Fonds; en 1534, achète un droit pour 200 écus et 4 solz du
Roi sur une prise au Valanvron. Sa femme est:

Jehannette Regnauld fille de Pierre, du Locle; dont:

Guillaume ligne directe

Claude reconnaît ses biens en 1555

Jehan de même, à la même date que son frère.

Claude Jeanrichard dit Bressel fils de Claude; de La Sagne, rési-
dant à La Béniciarde rière Le
Locle; maix et maison à La Haute Fie. Décédé avant juillet 1512.

Il a épousé

Jaquette Besancenet fille de Besancenet, habitant à Dôdâne au
Vaulx Morteau. Leurs enfants:

Guillaume ligne directe

Jehan il meurt entre 1548 et 1550. Il était laboureur à
La Haute Fie. Sa femme était Jehanne la fille d'Othe-
nin Matthey, du Locle.

Claudelet Jeanrichard dictus Bressel de La Beniciarde, fils
de Jehan.

Epouse: NN...

Enfants:

Pierre on sait qu'il achète un maix avec maison à La Corbatière
en date du 16 octobre 1496. Sa femme est la fille de
Jehan Simonin, Antoina.

Henriette qui épousera Jehan Perrin Hugoniot

Claude ligne directe

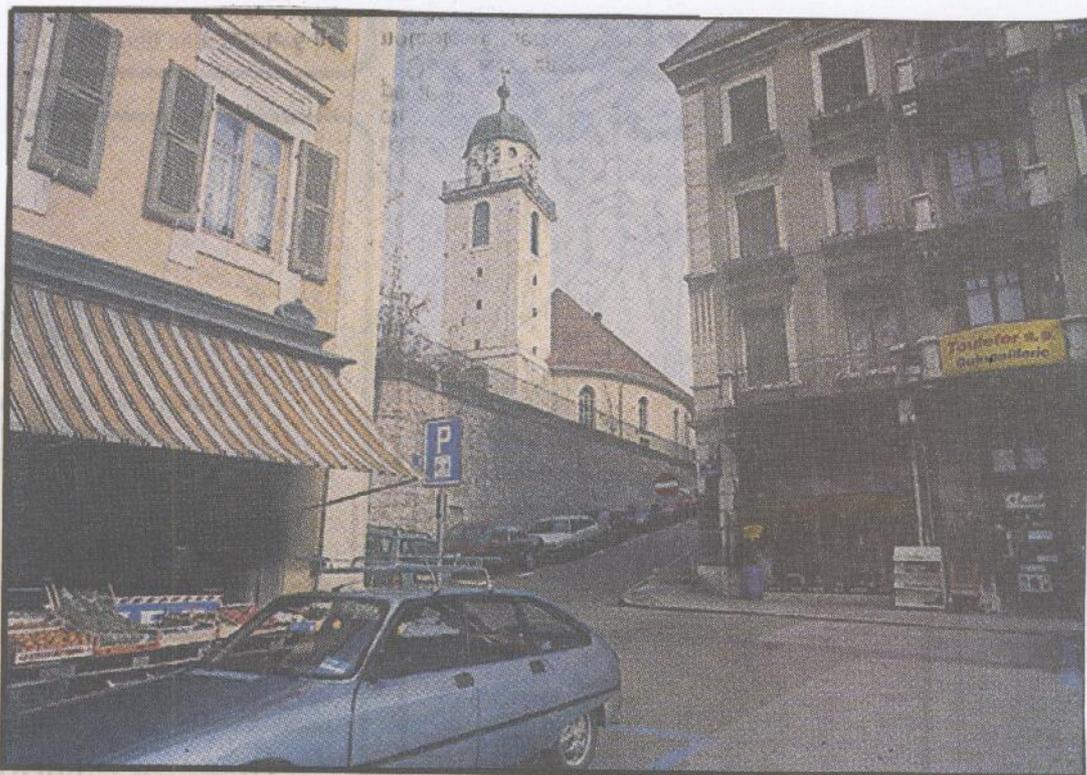
Jehan Richard premier connu du nom. Laboureur à La Combe
Beniciarde. Né vers 1390. Il a épousé:

Jehannette NN... qui donnera, en 1477, au curé de La Sagne, avec
l'accord de son mari, un petit champ à La Beni-
ciarde, en échange duquel le curé célébrera des messes pour le
repos de leurs âmes.

Leur enfant :

Claudelet ligne directe En 1435, son père Jehan achète
4 faux de prels boisés aux Entre
Deux Monts et 4 autres aux Bressels.

Après la Réforme, la terre qui avait été cédée au curé revient
à la nouvelle paroisse.



Le Grand Temple

Il domine depuis deux siècles la ville ancienne. *La Chaux-de-Fonds*

(Photos Galley)

René Richard
Ses quartiers de famille côté maternel

Importantes recherches établies en mars 2000 par un membre de la Société neuchâteloise de généalogie Georges Fallet 1945-2000. Monsieur Georges Fallet est apparenté au peintre René Richard à la dix-huitième génération Fallet. Ses recherches ont été adaptées en 2006 par Pierre-Arnold Borel pour cet ouvrage.

1. **Emmanuel René Jeanrichard-dit-Bressel dit René Richard** né à La Chaux-de-Fonds dimanche 1er décembre 1895. son père:
2. **Paul Emile Jeanrichard-dit-Bressel** né à La Chaux-de-Fonds jeudi 19 mai 1870 à 03h.; maître-graveur en horlogerie au dit lieu; il y épouse samedi 27 juin 1891:
3. **Marthe Gabrielle Sandoz** née à La Chaux-de-Fonds dimanche 22 juin 1868 à 14 h. 30. *En marge de son acte de naissance une mention indique: " par ordonnance du Département de Justice du canton de Neuchâtel cet acte est rectifié en ce sens que le nom de famille est Sandoz-Otheneret et non Sandoz. Daté du 21 juin 1897."*
6. **Jules Auguste Sandoz** lors de l'inscription de sa naissance l'officier de l'Etat civil français a omis d'inscrire Otheneret. Né à Besançon en France jeudi 30 décembre 1830, originaire du Locle. Horloger à La Chaux-de-Fonds, où, vendredi 19 octobre 1855, il épouse:
7. **Eugénie Fallet** née à Dombresson au Val-de-Ruz, village d'origine des Fallet, le samedi 14 avril 1832 veille des Rameaux. Baptisée au temple le 6 mai suivant. Elle mourra vers juin 1891.
12. **Augustine Sandoz** réside à Besançon; originaire du Locle en Suisse. On perd ses traces. Elle est mère célibataire de Jules Auguste.
14. **David Fallet** originaire de Dombresson et natif du même lieu depuis le dimanche 28 avril 1799. Baptisé le 20 mai suivant. Charpentier. Il meurt à Dombresson mardi 30 janvier 1872 à 03h. est inhumé le 2 février suivant. Le dimanche de Pâques 18 avril 1824 il avait épousé:
15. **Marianne Houriet** née à Renan au Jura bernois mardi 12 septembre 1797. Marianne et David résident aux Vieux-Prés sur la montagne au-dessus de Dombresson; c'est là que Marianne meurt à la suite d'une pleurésie et est inhumée au cimetière de Dombresson le 3 mars 1844.
28. **Jean Henry Fallet** né aux Vieux-Prés mercredi 26 juin 1776 et baptisé au temple de Dombresson le 7 juillet suivant. Paysan de montagne aux Vieux-Prés. Meurt d'une hydropisie de poitrine mercredi 1er juin 1842 et est enterré le 5 du mois. Il était le cinquième fils d'une nombreuse famille. Il a épousé, à Dombresson le samedi 3 février 1798 ... " ..soit à un mois avant que les troupes bernoises ne soient défaites à Neuenegg par les armées françaises..."
29. **Henriette Evard** d'une famille originaire de Chézard au Val-de-Ruz, née à Saint-Martin Val-de-Ruz mercredi 15 novembre 1780. Meurt aux Vieux-Prés suite d'un abcès vendredi 26 mai 1836; inhumée à Dombresson le 30 mai suivant.
30. **Abram Louis Houriet** de Mont-Tramelan au Jura bernois. Il est l'époux de

31. Susanne Marie Lory.

56. Jean-Pierre Fallet communier de Dombresson où il est né mardi 21 juillet 1739. Orphelin de père. Il mourra à l'âge de 63 ans et sera inhumé à Dombresson samedi 15 mai 1802 dans la même tombe que son épouse. Ils s'étaient mariés, à Dombresson, le samedi 3 février 1770; elle était:

57. Susanne Marie Monnier communière de Dombresson où elle est née samedi 23 mai 1750. Meurt et est enterrée le même jour que son mari Jean-Pierre.

58. Jean-Henry Evard de Chézard-Saint-Martin au Val-de-Ruz. Sa femme est:

59. Henriette Mauley.

112. Jean-Pierre Fallet né le 28 mars 1697 et baptisé à Dombresson le 7 avril 1697. Lors de son mariage il est dit orphelin de père; c'est à Dombresson qu'il épouse, mardi 19 août 1738

113. Marie Jeanfavre de famille originaire de Villiers au Val-de-Ruz en la principauté de Neuchâtel en Suisse. Baptisé à Dombresson samedi 27 février 1706.

114. Jean-Louis Monnier est baptisé à Dombresson mardi 19 novembre 1719. Mort à l'âge de 47 ans samedi 14 février 1767 en son village. C'est aussi là qu'il a épousé samedi 23 mars 1743:

115. Marie Sandoz communière de Dombresson. Née et baptisée dimanche 20 août 1719. Famille originaire du Locle. Inhumée le lundi de Pâques 1er avril 1782.

224. Josué Fallet né vers 1665, mort le 19 février 1726 à Dombresson. *Bourgeois amodéré de Notre Dame Marie par la Grâce de Dieu souveraine de Neufchastel et Vallangin, duchesse de Nemours, à cause de son château et seigneurie de Valangin selon reconnaissance de biens à Dombresson acte du 13 et du 23 juin 1697 volume Valangin n. 50, fol 410. Le père de Josué, Abram étant encore vivant ce qui explique que son fils ne possède alors qu'une terre au Côté et au Liagot un morcel de closel d'une faux, dix perches et deux pieds, avec le quart de maison sus assise pour lequel bien il doit à Valangin une cense annuelle de quatre deniers par faux soit 6 et 1/2 et 1/32ème deniers.* Il a épousé

225 Marguerite Mosset communière de Villiers au Val-de-Ruz

226 Simon Jeanfavre communier du Pâquier, habite à Clêmesin et épouse

227 Susanne Blandenier

228 David Monnier de Dombresson village où il épouse, le mardi 24 janvier 1719

229 Susanne Desaulles dit Gucinier fille de feu Jaques Desaulles dit Gucinier.

230 Abraham Sandoz communier du Locle et de Dombresson. Baptisé au temple de Dombresson le 13 avril 1687 étant né le 3 du mois. Décédé à Dombresson il y est inhumé le 14 février 1768. Il était capitaine-lieutenant de milice. Paysan au lieu dit Les Planches il y épouse, mardi 29 octobre 1714:

231 Marie Maumary originaire de Savagnier.

448 Abram Fallet communier de Dombresson, bourgeois amodéré de notre Dame à cause de son château de Valangin d'où reconnaissance de biens pour quatre parcelles de terre Au

Verrat et en Guervos ainsi qu'à Villiers partissant avec son frère Jérémie, biens reconnus le 2 et le 12 décembre 1697 devant le commissaire David Girard de Savagnier.

450 Nicolet Mosset communier de Villiers bourgeois de Valangin. Domicilié au Côté où, le vendredi 19 mars 1697 il reconnaît 8 pièces de terre, une de 10 faux 3 perches et 8 pieds à La Combe du Fremont la maison sus-assise partagé avec son fils Siméon. Il reconnaît aussi une parcelle à Villiers soit en Sarreyer un morcel avec le bois sus assis de deux faux et demi dont il possède la recrue perpétuelle du bois tandis que Gaspard Mosset possède le champéage et le pâturage. Le 7 mars 1656, à Dombresson il épouse

451 Marie Tripet communière de Saint-Martin

460 Moyse Sandoz le jeune communier du Locle et de Dombresson. Dit feu en 1697 lorsque, le 5 avril 1697 son fils Abram reconnaît, à Dombresson, trois parcelles de terre à La Montagne de Dombresson, au Chane, de deux faux onze perches et huit pieds de pré et pour la plupart sur le territoire de Villiers. Epouse inconnue.

462 Guillaume Maumary communier de Dombresson, y est baptisé en octobre 1655. Bourgeois de Valangin. Propriétaire indivis avec son frère Abram selon reconnaissance du 12 juin 1697 pour 13 pièces de terre.

896 Pierre Fallet de Dombresson bourgeois modéré; dit feu avant 1697.

900 Siméon Mosset communier de Villiers

920 Moyse Sandoz communier du Locle et de Dombresson; mort avant 1697.

924 David Maumary bourgeois et Conseiller de Bourgeoisie de Valangin. Possède une maison, chesaux et cheseyement et curtil, la dite pièce étant franche du dixme de chanvre car le possesseur de la chénevière est chargé de la maintenance de la corde de la grosse cloche du temple de Dombresson, et ce, à perpétuité.

1792 Jérémie Fallet bourgeois de comunance de Valangin. En janvier 1598 reconnaît posséder au village de Dombresson une maison, chesaux, chesayement avec un curtillet acquis en mai 1589 pour le prix de 18 escus pistollets. *Le bourgeois de comunance devait: la chevauchée quand requis en sera. La comunance une fois l'an à la volonté de Notre Dame Marie de Bourbon une émine de froment dits pour la tournerie, une raze de froment dits pour la gerberie; un chapon de chaponnerie, une poule, un agneau quand il en gardera des brebis, un char de bois; les reutes et corvées de son corps et de ses bêtes à la volonté de notre dite dame et des siens. Avec tous autres usages, services, hommages et devoirs tant écrits et non-écrits, comme les autres bourgeois de comunance du Val-de-Ruz ont accoutumés à faire rendre et devoir à leur naturel Seigneur tant selon anciennes et nouvelles reconnaissances que prononciations rendues en Conseil des Seigneurs de Berne, sans toutefois déroger aux libertés et franchises de la dite condition.*

1800 Nicolet Mosset de Villiers, bourgeois de Valangin. Reconnaissance de biens de juin 1598 pour 15 parcelles de terre.

1840 Jaques Sandoz communier du Locle.

1848 Guillaume Maumary

3584 Anthoÿne Fallet communier de Dombresson, bourgeois de comunance; dit feu en 1592

3600 Guillaume Mosset communier de Villiers; dit feu en 1598. Bourgeois de Valangin.

3696 David Maumary

7169 N... Fallet, de Dombresson, vendredi 10 août 1520, fut affranchi du "Rude Baston" avec Jehan l'aisné et Guillaume, ses frères.

7200 Nicolet Mosset de Villiers

7392 Antoine Maumary

14 400 Jean Mosset

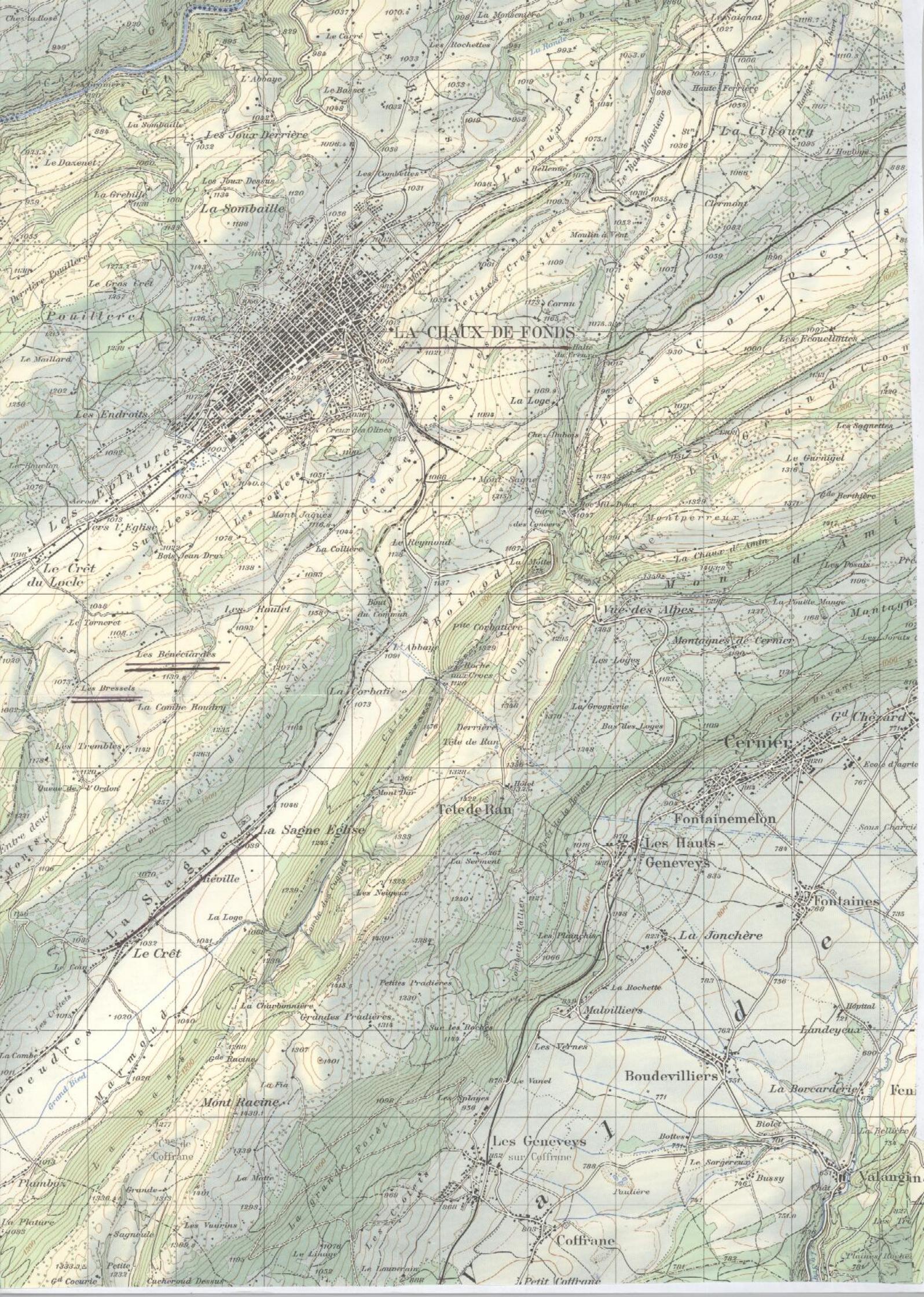
14 784 Jean Maumary

28 800 Pierre Mosset

29 568 André Maumary



Le peintre à 80 ans.



René Richard



Introduction

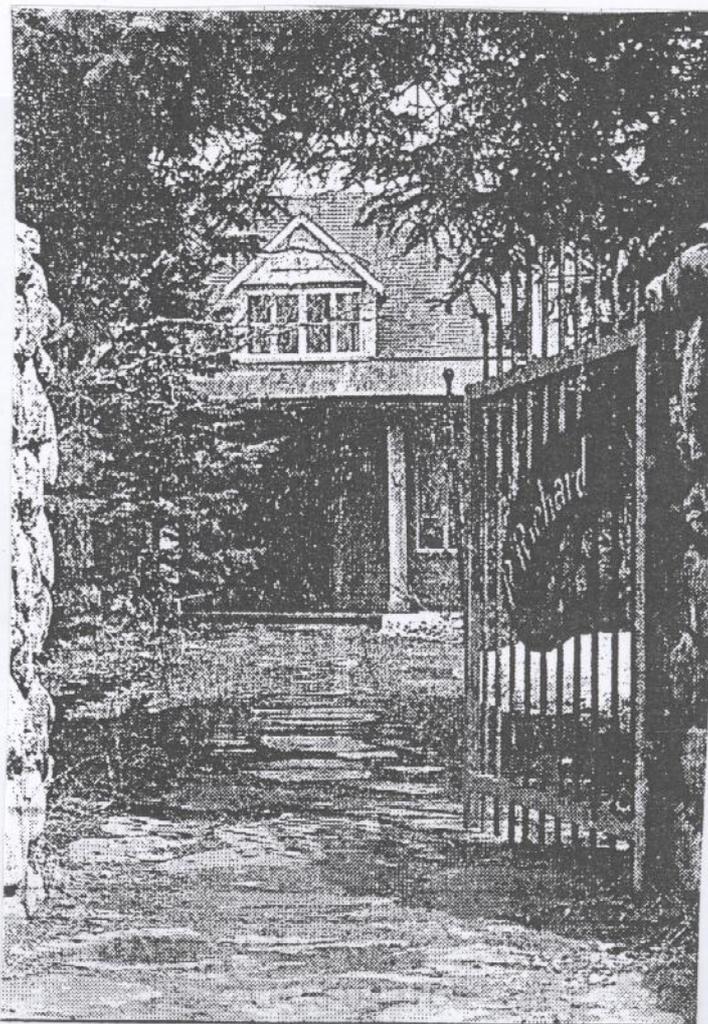
Le nom de René Richard a des accents de légende. Artiste et homme de la forêt, son art est profondément lié à ce qu'il a intensément vécu durant la plus grande partie de son existence, ce contact étroit, absolu, avec une nature à la fois rude et somptueuse dont il a patiemment découvert le langage et les rites.

Dessinateur habile, il fixe l'instant fugitif, le regard aigu du chasseur, l'effort du chien d'attelage, le reflet du jour qui s'éteint dans le ciel bas et raconte, comme pour son seul plaisir, l'histoire des saisons et des jours dans un monde à qui il s'est identifié et qui lui a donné un sentiment d'appartenance.

Richard a édifié une oeuvre considérable; il n'est pas facile de faire un choix dans une telle abondance de peintures, de croquis, de fusains, de lithographies. De plus, les collectionneurs qui possèdent des pièces représentatives de l'artiste étant nombreux, nous avons préféré nous en tenir à des oeuvres qui appartiennent déjà à de grandes collections publiques. Pour sa part, le Musée du Québec a réuni au cours des années presque une centaine de peintures, de lithographies et de dessins de Richard. Ce très bel ensemble comporte un don important de l'artiste qui a offert à l'institution les dessins originaux ayant servi à illustrer un roman de Madame Gabrielle Roy, intitulé *La montagne secrète*. Dans la majorité des cas, les oeuvres exposées ici le sont pour la première fois.

Homme solitaire, René Richard a vécu en retrait, indifférent aux honneurs et à toute forme de reconnaissance officielle. Sa démarche est authentique et commande le respect.

Laurent Bouchard
directeur du Musée du Québec



maison de René Richard à Baie-Saint-Paul.

René Richard de retour en Suisse en 1992

par CYRIL SIMARD

C'était le 3 octobre 1992, à La Chaux-de-Fonds en Suisse, dans la ville même où René Richard est né il y aura cent ans en 1995. Pour l'occasion, une centaine d'invités, des Suisses en majorité, s'étaient donné rendez-vous au Musée des Beaux-Arts de la ville pour saluer le retour de René Richard, peintre-trappeur de retour dans son pays natal. À l'ombre du Musée international de l'horlogerie, la classe artistique et politique des lieux et du Canada était à l'heure juste pour l'inauguration de la plus grande exposition, à ce jour, des oeuvres du peintre en Europe et qui plus est, la première d'importance de par le nombre d'oeuvres exposées et la durée de l'exposition, du 4 octobre 1992 au 2 février 1993.

Exposition d'envergure en effet, avec ses 70 tableaux répartis dans trois salles

selon les thèmes du trappeur, du Grand Nord et de Charlevoix et la Côte-Nord. Deux autres petites salles regroupaient les dessins à l'encre et les dessins couleurs, oeuvres qui ont fait dire à l'inauguration au conservateur du Musée, monsieur Edmond Charrière, que «au-delà de leur intérêt esthétique, ses croquis, ses dessins et ses peintures constituent aujourd'hui un témoignage unique sur la vie dans le Grand Nord et leur valeur ethnographique est irremplaçable».

Collaboration entre deux fondations

Cette exposition est le fruit d'une collaboration assez exceptionnelle entre la Fondation René-Richard et la Fondation

Bagatelle, à Québec. Grâce à des contributions financières du ministère de la Culture et des Affaires internationales du Québec et du ministère des Communications du Canada, les deux fondations ont assuré la réalisation technique de l'évènement sous le patronage du Conseil communal de La Chaux-de-Fonds et la Délégation du Québec à Dusseldorf, représentée pour l'occasion par une délégation du Québec, M. Charles-H. Aughburgur, M. Denis Bédard, délégué du Québec, le consul honoraire de la Suisse à Québec, M. D.-P. Beltami, M. Éric Lord pour la Fondation Bagatelle et M. Cyril Simard pour la Fondation René-Richard.

L'éloge du Québec

Voici un large extrait du discours que j'ai prononcé en tant que représentant de la Fondation René-Richard. L'occasion était belle de situer l'homme et l'oeuvre au coeur d'une ville dont on pourrait inversement dire qu'elle est la Baie-Saint-Paul de la Suisse, tant elle est belle et accueillante. «C'est finalement à Baie-Saint-Paul en Charlevoix, ma ville natale, que s'établit mon nouveau voisin qui allait devenir célèbre. Chez nous on l'appelait le *Grand Suisse* et on disait que Baie-Saint-Paul était la Suisse du Québec. Ce qualificatif flatteur nous est d'ailleurs resté. Opiniâtre, sans plainte, jour après jour, il refaisait par petits croquis légers le chemin de sa vie, nous raconte Gabrielle Roy dans *La montagne secrète*. Nous l'avons vu à l'oeuvre, en paroles et en pincesaux.

Ainsi René Richard est devenu au fil du temps un des artistes canadiens les plus cotés de sa génération au Québec et au Canada, le peintre qui a le mieux exprimé la misère primitive et la froidure de notre pays. Montagnes, rivières et



Le conservateur actuel du Musée, M. Edmond Charrière, le représentant de la Fondation, M. Cyril Simard et le conservateur du musée de Locle, M. Charles Chautems, lors de l'inauguration de l'exposition le 3 octobre 1992.

forêts font intrinsèquement partie de sa vie inlassablement vouée à la découverte de vastes espaces nordiques, du Nord-Ouest à la baie James et du delta du Mackenzie aux rivages plus intimes de la Côte-Nord, du Saguenay et de Charlevoix.

De sa vie de trappeur avec les Amérindiens et de peintre, il nous aura légué une lumineuse interprétation (ethnologique bien souvent) d'un pays dont il a su capter l'espace et le réduire à l'essentiel. Mais il nous a aussi laissé l'exemple de sa manière toute personnelle, car il a forgé lui-même ses moyens d'expression avec les outils les plus simples, comme en témoigne sa production de dessins, développant un vocabulaire graphique et une thématique originale qu'il perfectionnera tout au long de sa dure existence et qui lui vaudra sa renommée.

C'est donc à Baie-Saint-Paul, à compter de 1940, qu'il trouve le calme et la paix, et qu'il devient le premier écologiste de notre coin de terre, au coeur de son jardin et de nos forêts. Le domaine

Cimon qu'il habitait, classé site historique par notre Commission en 1978, était devenu avec le temps un foyer d'artistes et d'écrivains. Autour de lui se retrouvaient les Clarence Gagnon, Jori Smith, Marc-Aurèle Fortin, Félix-Antoine Savard, Gabrielle Roy et bien d'autres éminents Québécois.

À l'instar de la plupart d'entre eux, sa célébrité comme homme et comme peintre lui a valu d'être décoré de l'Ordre du Canada en 1973 et d'être admis à l'Académie royale canadienne en 1980, des honneurs convoités par les plus grands des nôtres.

Monsieur Richard n'a pas eu d'enfants, et c'est pour cela que ses proches amis lui ont conseillé de créer une fondation universitaire qui porterait son nom et qui veillerait à perpétuer sa mémoire: c'est la Fondation René Richard.

Cette exposition que nous inaugurons fait d'aujourd'hui un grand jour pour nous puisque, grâce à vous tous, à la Fondation René-Richard à laquelle s'est associée la Fondation Bagatelle, nous revenons aux sources, par devoir et par respect; aussi était-il important d'en laisser des traces...

— C'est donc avec grand plaisir que je remettrai aux archives de votre musée l'ensemble des documents, volumes et catalogues d'exposition qui ont marqué la vie de René Richard.

— À ceux-ci nous ajouterons une copie du manuscrit original de ses mémoires. De courts extraits sont déjà publiés dans ce livre intitulé *Ma vie passée* dont je vous remets trois exemplaires de luxe.

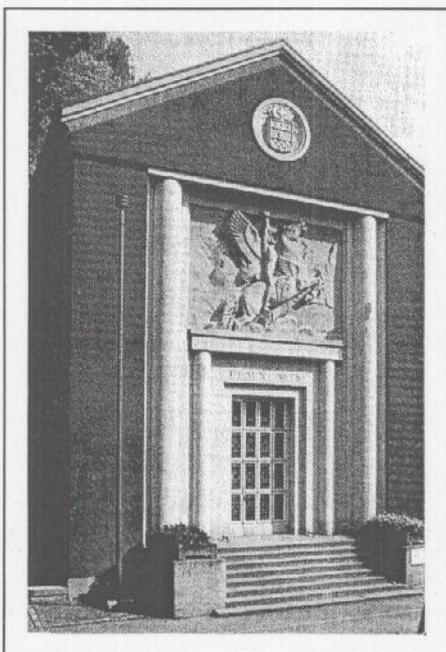
— Voici également le premier tome du volume *Les chemins de la mémoire*, dans lequel est consignée une partie des monuments historiques classés par l'État du Québec, dont le domaine Cimon, la maison du peintre René Richard devenue un centre d'interprétation de sa vie et de son oeuvre.

— Enfin, la Fondation est heureuse d'offrir au Musée de La Chaux-de-Fonds une oeuvre originale de René Richard, un dessin miniature qu'il a

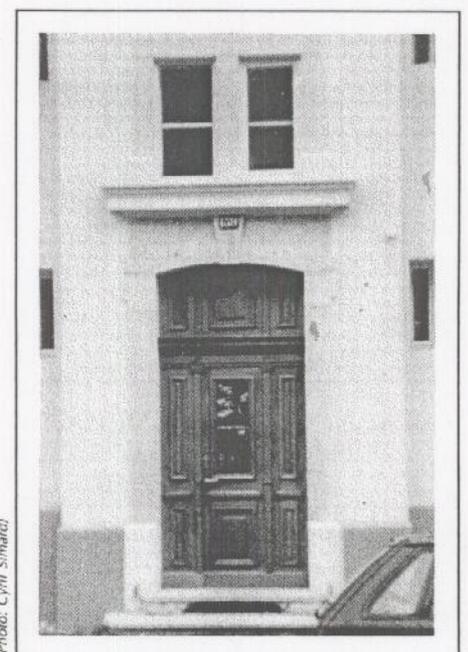
réalisé ici en 1928 lors de son dernier séjour en Suisse. Il représente une petite chèvre de montagne qu'il affectionnait particulièrement; c'est un tout petit dessin sans doute, mais il l'a conservé précieusement jusqu'à sa mort et, de ce fait, il constitue un témoignage d'autant plus émouvant.

Au nom du président de la Fondation René-Richard, M^e Jacques Léger, des honorables Côté et Boucher et du recteur Gervais de l'Université Laval de Québec, je remercie les collaborateurs de ce Musée et principalement son distingué directeur, monsieur Charrière, pour ce magnifique retour de René Jean Richard parmi les siens.

En terminant, j'exprime le voeu que ce musée présente en permanence les oeuvres de René Richard à côté de vos illustres fils, Le Corbusier et Blaise Cendrars. Ce serait sans doute rendre hommage à ce grand Suisse parmi les grands, qui nous honore tous ce soir, objet de notre fierté partagée: René Richard, peintre.»



Le Musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds en Suisse, village natal de René Jean Richard devenu René Richard au Canada.



Le 159 de la rue Doubs, là où la famille de Emmanuel René Jean Richard vivait avant son départ pour le Canada en 1909.

(Photo: Cyril Simard)



Fontaine de la Place du Bois dans la vieille ville de La Chaux-de-Fonds



Fontaine des Six Pompes en bordure de la place des Maronniers à La Chaux-de-Fonds



La ferme Jeanrichard datant du XVI-XVII^{ème} siècle au hameau des Bressels

Les photos sont signées Peter Fuhrmann



Maison des Bénéciardes datant du XV-XVI^{ème} siècle appartenant à la famille Jeanrichard dit Bressel, habitée par les ancêtres de René Richard, le peintre.



Pierre Arnold Borel en septembre 2004 en pèlerinage sur les traces de la famille Jeanrichard dit Bressel

La ferme de la famille au travers des Bénéciardes



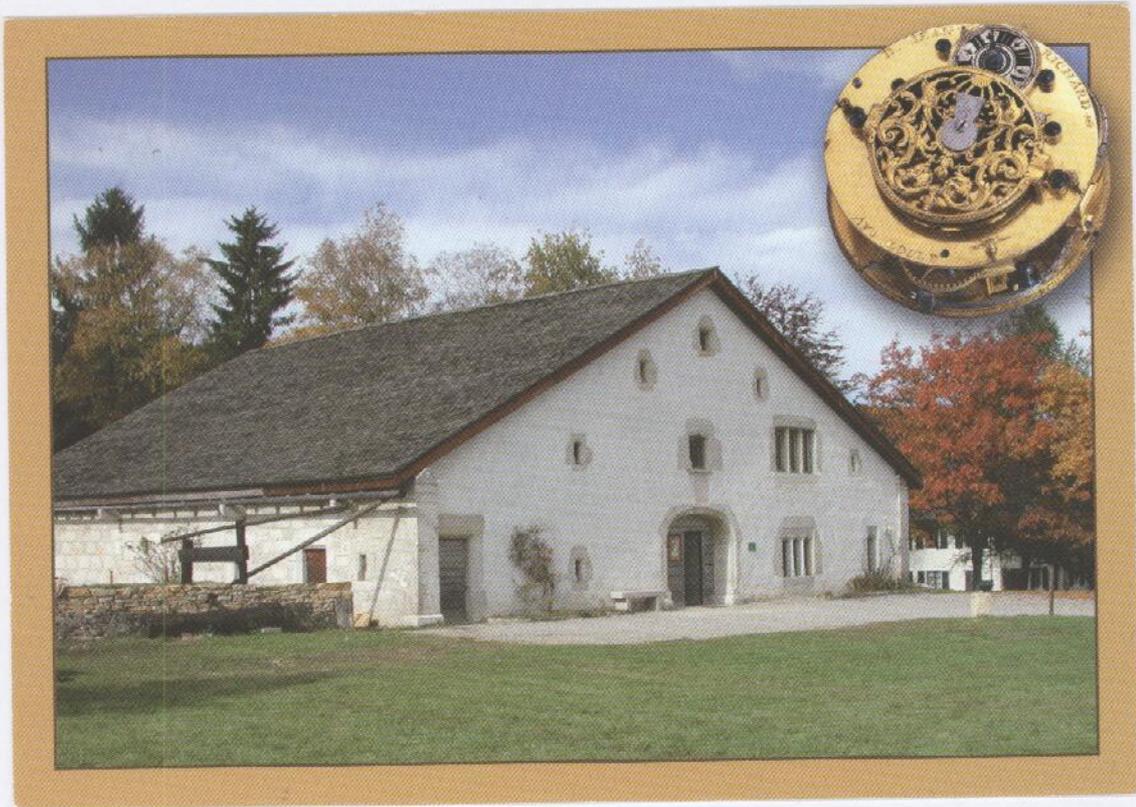
La porte d'entrée de la ferme des Bénéciardes, plus étroite que celle de 1656, surmontée d'un cartouche aux initiales de David Jean Richard dit Bressel



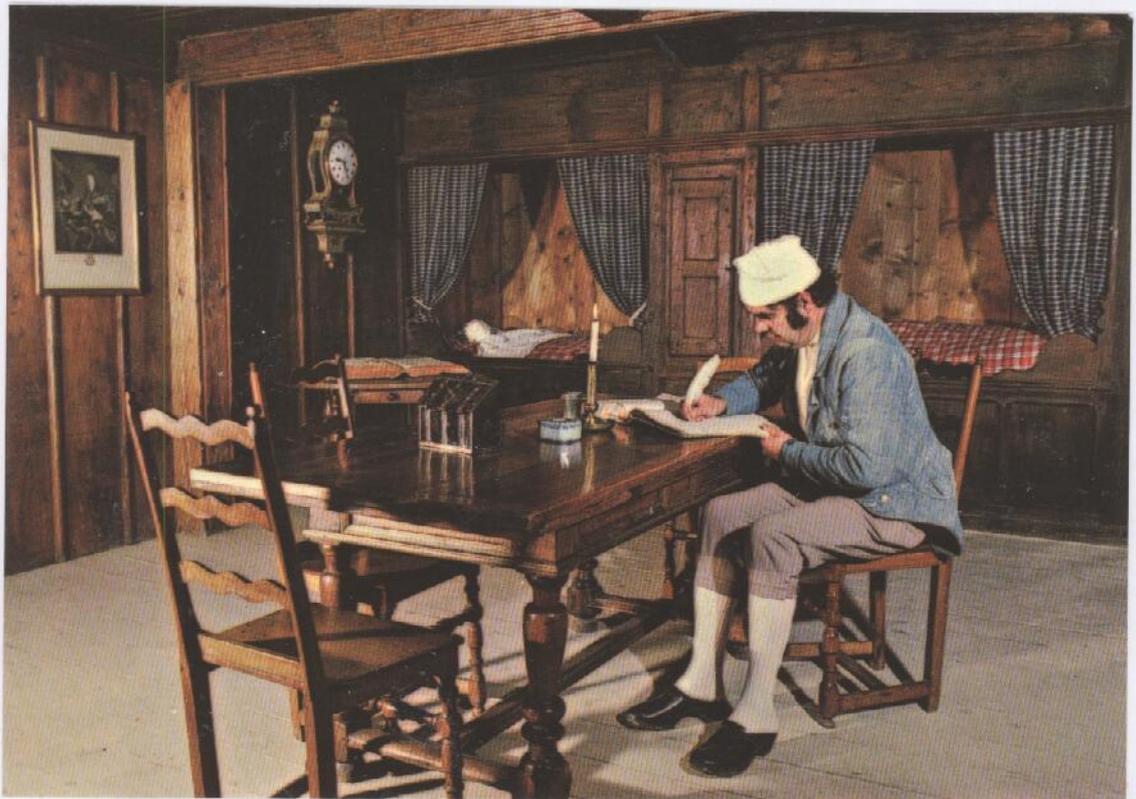
*Vieux mur de pierres datant du XVI-XVIIème siècle bordant les terres de la propriété d'un agriculteur
aux environs de La Chaux-de-Fonds*



La Maison des Brandt aux Petites Crosettes, construite au XVIème siècle, classée Monument historique et protégée par la Confédération Suisse, sise près de La Chaux-de-Fonds



"Ferme Sur les Sentiers" Les Eplatures près de La Chaux-de-Fonds, maison du XVI^{ème} siècle, monument classé par l'Etat de Neuchâtel, actuel musée Paysan et Artisanal



Pierre-Arnold Borel



Jacqueline Borel

CHEMINÉE DE LA FERME DITE «SUR LES SENTIERS», 1612
Musée paysan La Chaux-de-Fonds



Chambre de l'horloger au Musée Paysan et Artisanal aux Eplatures, La Chaux-de-Fonds

Photo prise à La Roche Guillaume près de La Chaux-de-Fonds. En bas, le hameau de La Rasse au bord du Doubs. En face, en haut, le hameau français du Planot.



Forêt dominant les gorges du Doubs qui marquent la frontière entre la Suisse et la France.

L'éloge de la Suisse

Il revenait au doyen des conservateurs du Musée du Locle, M. Charles Chautems, un octogénaire réputé qui s'est intéressé à Richard depuis de nombreuses années sans toutefois l'avoir connu personnellement, de présenter sa vision du peintre. Il parle donc de René Richard comme un autodidacte... «tout simplement et les oeuvres accrochées aux cimaises ne devraient pas seulement être lues avec des critères esthétiques, mais surtout avec le coeur comme les pages d'un journal intime».

Son témoignage se terminera par ces réflexions bien senties: «Il n'y a pas dans l'oeuvre de René Richard le «métier» ou ce plaisir de peindre pour peindre que l'on rencontre chez beaucoup de paysagistes. Il ne sait pas faire «joli». Son approche de la nature est plus directe, plus profonde, plus hardie, sauvage même. Le style est à la fois souple et mordant, presque caricatural dans les personnages et les bêtes auxquelles se mêle un étrange délire onirique. En un mot, pour cette terre inhospitalière des Montagnes Rocheuses au Labrador, dont il a tant souffert, sa passion devait rester insatiable. Quête tenace, difficile d'Absolu, l'aventure spirituelle et picturale de René Richard, ne signifie pas autre chose.»

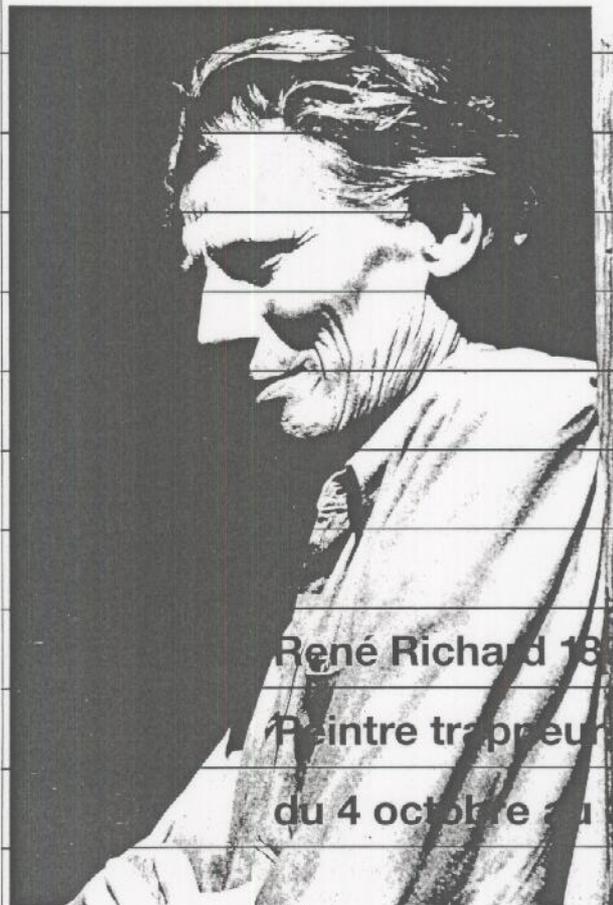
Des résultats concrets

Bien plus qu'une reconnaissance officielle par les siens, l'exposition René Richard a montré que le peintre avait une stature internationale, statut que la Fondation avait la mission de promouvoir au bon endroit et avec de bons outils didactiques.

Pour l'avenir, une importante recherche et une monographie fort documentée devront être entreprises pour situer René Richard là où l'histoire doit lui faire une place. En obtenant du Musée des Beaux-Arts de tenir une exposition permanente en hommage aux personnages qui ont honoré leur ville mère, nous sommes assurés que René Richard côtoiera Le Corbusier, Blaise Cendrars

et Chevrolet, tous concitoyens du «Grand Suisse» de la Baie-Saint-Paul.

Bientôt, le processus est enclenché, une place ou une rue portera le nom de René Richard à La Chaux-de-Fonds en Suisse. Elle rappellera à tous, Canadiens et Suisses, la mémoire de René Richard, le peintre des grands espaces.



René Richard 1895-1982

Peintre trappeur

du 4 octobre au 3 janvier 1993

rue des Musées 33
CH-2300 La Chaux-de-Fonds
téléphone 039 23 04 44

heures d'ouverture :
du mardi au dimanche de 10 à 12h et de 14 à 17h
le mercredi de 10 à 12h et de 14 à 20h

L'affiche qui sert à la promotion de l'exposition présentée à La Chaux-de-Fonds en Suisse, du 4 octobre 1992 au 2 février 1993.

René Richard dans le paysage culturel canadien

par ROSAIRE TREMBLAY

René Richard est bien connu comme peintre. Ce qui est moins connu cependant, c'est qu'il nous est venu de la Suisse dès l'enfance, avec sa famille qui s'installa dans le nord de l'Alberta. Son séjour dans l'Ouest l'amène à se faire coureur des bois, apprenant à connaître les arbres, la faune et à aimer profondément la nature. Afin d'agrémenter cette vie de solitaire qu'il a menée dans le Nord, mais aussi pour exprimer toute la beauté de cette nature, René Richard a développé ses talents de dessinateur et de peintre.

En 1927, le forestier-trappeur-peintre s'embarque pour la France où il passe trois années. Il y fait la rencontre de Clarence A. Gagnon, peintre déjà célèbre, qui lui prodigue ses conseils et le décide de s'installer à Baie-Saint-Paul à son retour en Amérique. L'argumentation de Clarence Gagnon tient au fait que dans l'Est du Canada, René Richard pourra plus facilement se faire connaître et développer son talent. Désormais, la forêt, les rivières et les paysages de Charlevoix formeront tout l'univers où il poursuivra son oeuvre jusqu'à sa mort.

Le peintre Richard et son épouse Blanche Cimon occupèrent une belle grande demeure québécoise traditionnelle en plein centre-ville de Baie-Saint-Paul. En dépit de sa position particulière, cette maison avec tout son environnement forestier, constitue un véritable îlot de nature en milieu urbain et a toujours été un peu mystérieux pour les gens du milieu. Hormis quelques amis particuliers qui y accédaient, son domaine était assez peu fréquenté. René Richard ne s'est pas vraiment mêlé à la vie communautaire de Baie-Saint-Paul. Tout au plus l'a-t-on vu circuler avec sa petite familiale lors de ses excursions, tantôt comme pêcheur, tantôt comme peintre.

La carrière de ce grand artiste a été marquée par bien des événements et son nom est gravé à plusieurs endroits. Outre ses proches et les amateurs d'art qui ont suivi sa carrière, rares sont ceux qui savent qu'il y a un lac qui porte son nom, que Postes Canada a émis un timbre avec une de ses oeuvres ou même qu'une rue, une mosaïque, un monument de Baie-Saint-Paul ont été nommés en son honneur. Très bientôt, une rue de La Chaux-de-Fonds, sa paroisse natale en Suisse, portera son nom. La revue *Charlevoix* a recensé pour vous à travers cet article une très grande partie de l'héritage culturel laissé par René Richard.

La Fondation René-Richard

C'est en 1981, au cercle universitaire, rue d'Auteuil à Québec, que l'idée d'une fondation au nom de René Richard prit naissance. Tout en voulant léguer des biens à l'Université Laval (voir le tableau A), le peintre Richard avait dit souhaiter la création d'une fondation, laquelle ferait connaître son oeuvre et perpétuerait sa mémoire, lui qui n'a pas eu d'enfant.

La réalisation de cette mission fut d'abord discutée avec ses amis les plus proches. Parmi ceux-ci se trouvaient MM. Raymond Boucher (juge), Jean-Pierre Côté (ancien lieutenant-gouverneur du Québec), Adélarde Froment (optométriste), Jacques Léger (avocat) et Jean-Guy Paquet (alors recteur de l'Université Laval), qui furent les premiers fiduciaires. La collaboration de

Paul-Hubert Cimon (neveu du peintre Richard et actuel propriétaire du domaine) et la bonne volonté de Blanche Cimon, son épouse, ont contribué aussi à la réalisation de cette mission.

Depuis qu'elle fut créée, la Fondation René-Richard a présenté des expositions,

parfois prestigieuses, à Montréal, Québec, Paris et plus récemment du 4 octobre 1992 au 2 février 1993 à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, sa ville natale (voir p. 5 à 7).

Le plan d'action approuvé par les fiduciaires de la Fondation en juin 1992,

TABLEAU A

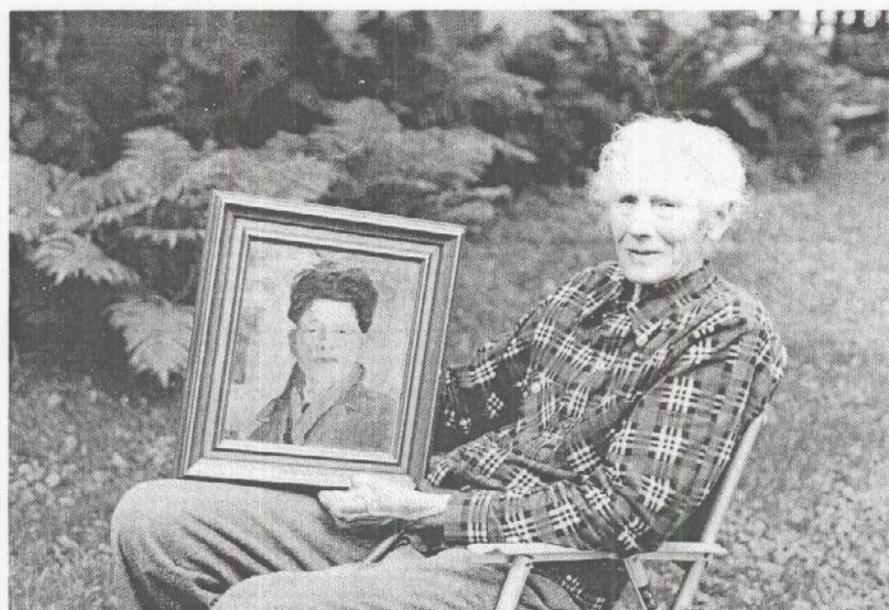
En octobre 1980, le peintre René Richard a fait don à l'Université Laval d'une importante collection de tableaux, d'esquisses et plus spécialement une douzaine de dessins qui ont servi à illustrer *Menaud, maître-draveur* de Mgr Félix-Antoine Savard. Présentée à la salle d'exposition du pavillon Bonenfant du 21 au 29 octobre, cette collection de 46 oeuvres était la plus importante à être versée à l'Université Laval. Alors âgé de 84 ans, René Richard avait participé à un vernissage intime de l'exposition le dimanche 26 octobre.

À sa mort, l'artiste a aussi légué à l'Université Laval un second lot de peintures et de dessins (131 pièces). Une cinquantaine de ces oeuvres furent en montre du 2 au 10 octobre 1983 dans le cadre de la Semaine nationale des universités. La présentation officielle du legs eut lieu le mercredi 5 octobre 1983 à la salle Pierre-Georges-Roy des Archives nationales, au pavillon Casault.

se traduit par trois axes de développement issus d'une triple mission: culturelle et artistique, afin de perpétuer la mémoire du peintre en mettant en valeur son oeuvre et en réalisant des expositions; sociale, afin de présenter le peintre dans son environnement géographique, social et culturel de Baie-Saint-Paul, et finalement éducative par l'octroi de bourses et prix à la relève en arts visuels (voir le tableau B).

Aujourd'hui, les fiduciaires de la Fondation sont, outre les fondateurs MM. Léger, Côté et Boucher, Michel Gervais (recteur de l'Université Laval) et Cyril Simard (architecte et président de la Commission des biens culturels du Québec).

(Photo: Ugeol Pelletier)



Le peintre Richard a laissé son nom à une bourse et à un prix par lesquels la Fondation veut encourager la relève dans le domaine des arts.

TABLEAU B

La Bourse René-Richard c'est...

Depuis 1983, la Fondation René-Richard remet annuellement des bourses à des finissants de l'École des arts visuels qui poursuivent des études de maîtrise. Ces bourses constituent en quelque sorte des prix d'excellence pour des travaux exécutés dans le cadre des cours de l'École et ce dans les programmes d'arts plastiques et de communication graphique.

Les récipiendaires des bourses sont:

1992	Ginette Dombrowski Nathalie Bujold Milune Leduc
1991	Cécile Létourneau Geneviève Pineau Truong Chang Trung
1990	Nathalie Roy Isabelle Drouin Marie-Josée Coulombe
1989	Jean Tremblay James Partaik Dave Gagné
1988	Daniel Bérubé
1987	Jérôme Lapointe
1986	François Cormier Sylvain Moreau
1985	Isabelle Laverdière Sylvie Pouliot
1984	Christian Lacroix Anne Arduin
1983	Ginette Légaré

Le Prix René-Richard c'est...

À compter de 1984 et ce jusqu'en 1991, la Fondation a remis une bourse de 1000 \$ à un artiste ayant participé au Symposium de peinture présenté par le Centre d'art de Baie-Saint-Paul. Baptisée «Prix René-Richard», cette bourse se voulait un encouragement à l'endroit d'un artiste en début de carrière. Le jury composé de critiques d'art, de professeurs, d'artistes et de représentants du public, avait été invité à considérer à la fois la qualité des oeuvres des artistes et la qualité de leur participation au symposium, notamment leur communication avec le public visiteur.

Les personnes ayant reçu ce prix sont:

Année	Thème	Gagnant
1991	Trace	Denis Desjarlais
1990	Voir	Sadashi Inuzuka
1989	Liberté	Dominique Sarrazin
1988	Pays Âges Land Mark	Louise Masson et Arthur Yanoff
1987	Nunatak	Lili Richard
1986	La paix	Pascale Poulin
1985	Osmose	Michel Boulanger
1984	L'épopée de Jacques Cartier	Denis Le Bel

notamment celle de Sainte-Anne-de-Beaupré. Depuis une vingtaine d'années, il est devenu un nom respecté dans le domaine de la peinture.

Après avoir participé au symposium de 1982 comme peintre, il a retrouvé son métier d'origine pour réaliser lors de «L'ÉVÈNEMENT '83» une mosaïque de trois pièces sur quinze, sous le titre *Jardin René Richard*, laquelle devait être la première oeuvre du «Jardin des Arts de Baie-Saint-Paul». Ce concept ne s'est pas prolongé par la suite.

La mosaïque de Giovanni Gerometta a été enchâssée dans l'environnement du Centre d'art en bordure de la rue Forget et inaugurée au terme du symposium.

Un René Richard pour Élisabeth II

Quelques années après son couronnement (le 2 juin 1954), la reine Élisabeth II et son mari le prince Philip étaient de passage dans la région du Saguenay le lundi 22 juin 1959. Leur yacht, le *Britannia* avait remonté le fjord du Saguenay pour accoster en après-midi au quai de Chicoutimi. Une cérémonie s'est déroulée devant une foule importante en face de l'hôtel de ville de Chicoutimi.

Après avoir apposé sa signature sur un parchemin, qui est conservé au Musée du Saguenay, la reine s'est vu remettre par le maire de Jonquière, Henri Vaillancourt, un grand tableau de l'artiste René Richard. Remise au nom des municipalités de la région, cette oeuvre représentait l'un des paysages les plus pittoresques du Saguenay, soit la baie Trinité avec les caps Trinité et Éternité comme fond de scène.

La reine Élisabeth s'est ensuite adressée au maire Vaillancourt pour lui demander ce que représentait la toile. Le maire de Jonquière d'expliquer que c'était un paysage que le couple royal avait eu l'occasion d'admirer en remontant le Saguenay.

Mais voilà que cette simple question fut de nature à soulever une controverse alors qu'une femme signant du pseudonyme «Canadienne pure laine» écrit



une opinion dans le *Journal des Vedettes* le 23 août 1959 sous le titre «Le drapeau canadien et la peinture suisse»:

Cher Monsieur,

À l'occasion de la visite royale au «Royaume du Saguenay» les jeunes auraient voulu se grouper pour demander à la Reine un drapeau canadien. Mais on ne leur a pas laissé cette occasion...

On a aussi donné à la Reine un cadeau: un tableau d'un artiste suisse. Vraiment, le ridicule ne tue pas ! Il y a sûrement un peintre canadien assez «convenable» pour qu'on puisse donner un de ses tableaux à la Reine. En tous cas, le tableau en question était un vrai casse-tête suisse, car la Reine a demandé des explications... Au

surplus, le lendemain on annonçait le prix du tableau dans le journal en première page. Était-ce que la vue du tableau ne le laissait pas deviner ?

Deux semaines plus tard soit le 6 septembre, une autre femme qui signe sous le nom d'emprunt de «Liz-Beth», se porte à la défense du peintre Richard et écrit sous le titre «Le Canada et les jeux suisses».

Monsieur,

Je tiens à répondre à cette «Canadienne pure laine» qui s'indigne parce que la région du Saguenay a offert à la reine une peinture d'un peintre suisse. Je fais remarquer à cette dame que M. René Richard, le peintre en question, est peut-être de descendance

suisse, mais qu'il est naturalisé canadien depuis fort longtemps, et même marié à une «Canadienne pure laine» de Baie-Saint-Paul. Nul Canadien n'a su, aussi bien que lui, dépeindre nos paysages canadiens et surtout québécois. Et l'embouchure du Saguenay, peinte sur le tableau offert, n'avait rien que de très belles choses à donner à penser du Canada. M. Richard, comme beaucoup d'artistes, vit très modestement, et on peut dire de lui, qu'il n'imité personne, ce qui est plutôt rare à notre époque. Si on a donné certains détails à la reine, c'est que malheureusement les artistes canadiens, peintres ou comédiens, sont très peu connus à l'étranger, et que bien souvent leur réputation ne dépasse pas nos frontières. Sans doute que la reine n'aurait pas plus connu M. Paul Dupuis, qui est un des rares Canadiens qui ait tourné des films anglais. Donc c'était normal, que Sa Majesté ne connaisse pas non plus

nos peintres, qui, même dans la province, sont très peu connus et surtout très oubliés. Je suis très contente quant à moi que M. Richard ait été choisi pour cet honneur, car personne mieux que lui, n'a pu retrouver la beauté de nos paysages.

Le gouverneur général du Canada

Le mardi 9 septembre 1980, le peintre René Richard a reçu à sa résidence de la rue Clarence-Gagnon, de la visite de marque en la personne de Edward Schreyer, alors gouverneur général du Canada.

Cette visite à caractère privé rassemblait aussi Jean-Pierre Côté, à l'époque lieutenant-gouverneur du Québec et Mgr Félix-Antoine Savard.

La rue René-Richard

Lors d'une réunion du conseil municipal de la Ville de Baie-Saint-Paul tenue le 6 avril 1982, on a voulu rendre hommage au peintre René Richard en baptisant une rue de son nom. Sur la proposition du conseiller Marc-Eugène Tremblay appuyée de Rosaire Gravel, le tronçon de rue autrefois appelé «rue Bruno» puis «rue de l'Aréna» est devenu la «rue René-Richard».

La Commission de toponymie a officiellement reconnu l'odonyme dans sa 11^e publication dans la Gazette officielle couvrant la période de septembre 1983 à septembre 1984 et publiée le 29 décembre 1984 (N° 52A). Les coordonnées géographiques précises sont 47° 27' de latitude Nord et 70° 30' de longitude Ouest. Le numéro du feuillet cartographique de la carte topographique nationale est 21M / 07E.



De g. à d.: le maire de Ville de Baie-Saint-Paul, Roland Bouchard (décédé le 28 juillet 1982), le lieutenant-gouverneur du Québec, Jean-Pierre Côté, l'épouse de M. Schreyer, puis celle de M. Côté et à droite de l'artiste Richard, Ed Schreyer.

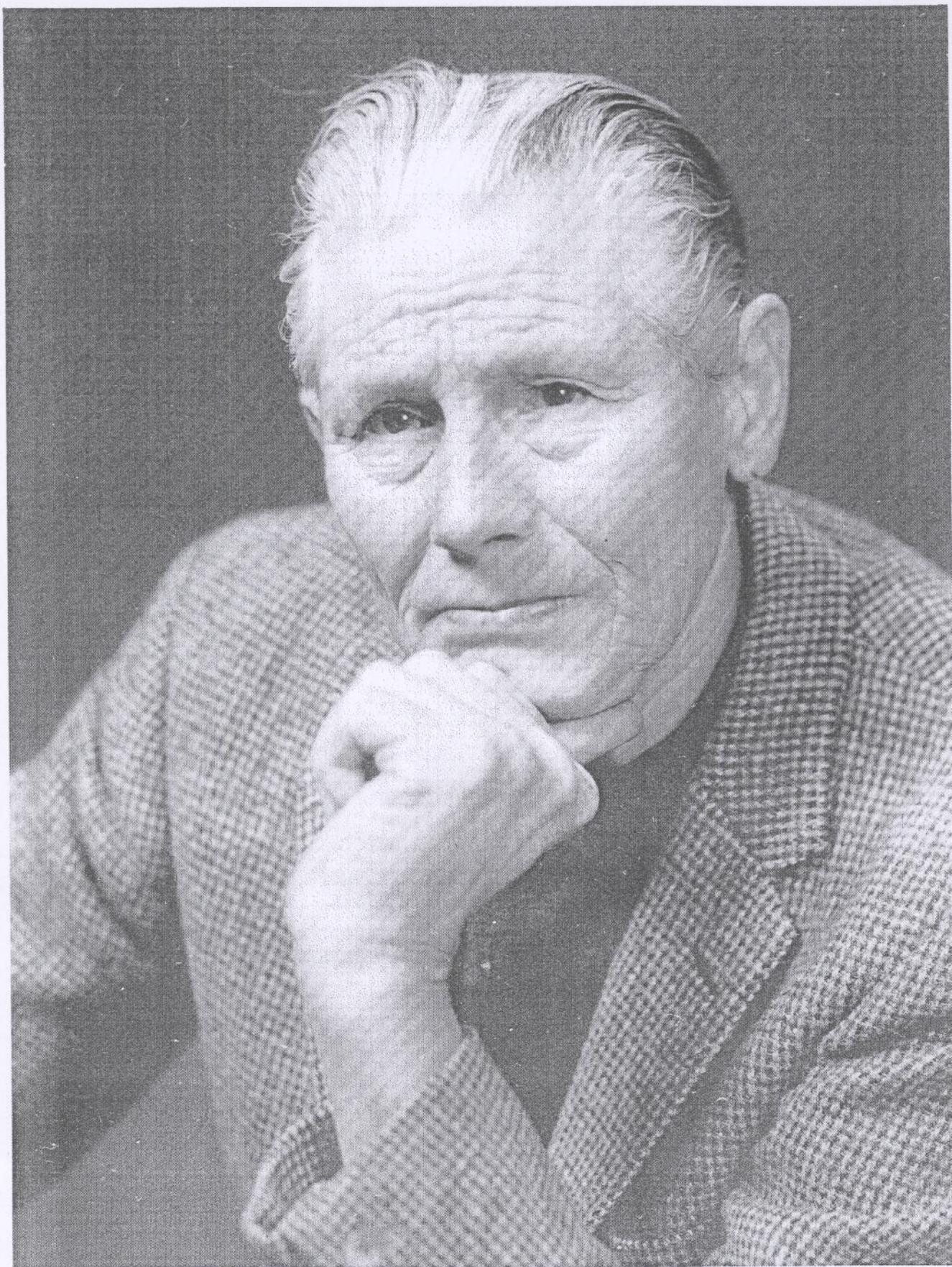


Rue

René Richard

*Rue René Richard à
Baie-Saint-Paul*





(Photo: Philippe Desjardins.)

Le peintre René Richard a été reçu de l'Ordre du Canada en 1973 et est devenu membre de l'Académie royale des arts en 1980. Au début de 1975, Rideau Hall lui remettait la médaille du mérite canadien. (Photographie prise en mars 1963.)



Bilder RR.max

RENÉ RICHARD



HUGUES de JOUVANCOURT

À propos de René Richard

Textes rassemblés par ROSAIRE TREMBLAY

La réputation acquise par le peintre René Richard est certes l'une des plus brillantes de l'art figuratif québécois voire même canadien. En plus de laisser sa trace par le biais de ses oeuvres auprès de milliers de collectionneurs et dans on ne sait combien de musées au Canada ou ailleurs dans le monde, cet artiste a inspiré nombre de personnes dont les témoignages sont plus qu'éloquents. Les lecteurs de la revue *Charlevoix* en sauront un peu plus sur ce qui s'est dit «à propos de René Richard».

Gabrielle Roy



Le père, homme tyrannique envers les siens, mais lui-même la proie de chimères extravagantes, décide un jour, sur un coup de tête, d'emmener sa famille vivre au Canada.

Les voilà tous en route, à destination d'un petit poste perdu au nord de l'Alberta, dont le nom donne déjà froid dans le dos: Cold Lake.

Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? En vérité, personne ne le sait: le père en a décidé ainsi et on ne discute pas les décisions du père.

À bord du train qui traverse l'immense pays, René voit-il, dans cet infini de ciel et de terre, quelque image de la liberté que déjà il chérit plus que tout au monde ? Sans doute, encore que la plaine n'apparaîtra pas dans son oeuvre, mais plutôt les monts et les forêts pathétiques à travers lesquels il dira son profond attachement à la nature. Déjà cependant il a dû pressen-

tir qu'il n'y aura pas pour lui d'autre école, d'autre maître.

À Cold Lake, le père ouvre un comptoir où s'approvisionnent les Indiens de qui il achète des fourrures. Il règne là comme en Suisse. La mère, pieuse créature effacée, s'est réfugiée dans la Bible.

Dans ce petit magasin du bout monde au fouillis indescriptible, à la clarté fumeuse de la lampe, entrent, discutent, fument et s'attardent les Indiens. C'est là peut-être qu'un beau soir, le jeune René Richard a saisi un crayon et a commencé son inoubliable galerie de visages du Nord: ces vieilles faces d'hommes rongées de poil, des Indiennes qui s'épouillent en riant, ces jeunes hommes fièrement drapés dans leurs guenilles, de vieux rêveurs aussi dont le regard s'évade.

Mais il n'y a pas encore assez de liberté ici pour lui.

Un jour, en compagnie d'un autre garçon de son âge, il s'enfuit du logis paternel. Ils prennent par la forêt. Ils auraient pu mourir mille fois. Ils s'en tirent, aidés sans doute par des trappeurs compatissants qui leur enseignent comment prendre les bêtes au piège ou au collet. Ayant goûté à cette âpre mais enivrante liberté, René Richard ne pourra plus s'en passer de longtemps.

Ainsi donc il a fui, il a tout quitté, mais pour obéir à un appel impérieux,

souverain, dont il ne discerne pas encore que c'est l'appel de son destin. Pourtant il sait déjà que rien d'autre que peindre ne l'intéresse. Il s'imagine même qu'il n'y a qu'à Paris qu'il pourra apprendre son métier.

Hiver après hiver, il s'adonne au piégeage des bêtes dont la fourrure lui rapportera peut-être à la fin de quoi défrayer le long voyage.

Tout se met en travers du grand projet naïf mais tenace: les mauvaises saisons, la maladie et jusqu'au scorbut, des déboires sans fin dont René Richard parle pourtant aujourd'hui avec de la gratitude, comme si ces dures années avaient été en quelque sorte l'apprentissage par excellence.

Enfin vient le jour où il débarque à Paris. Il y est accueilli et soutenu par Clarence Gagnon qui décèle chez lui du talent et se prend pour le jeune homme d'une vive affection. Mais l'école ne saurait jamais convenir à un tel être. Il l'engage donc plutôt à continuer de travailler selon sa propre vision.

Malgré tout, au bout de quelque temps, René Richard commence à dépérir. D'ennui il tombe malade. Un autoportrait exécuté à cette époque montre un jeune homme au visage et aux yeux empreints d'une intolérable nostalgie.

Comme à tant d'entre nous, il lui

a fallu l'éloignement et la sombre peine du dépaysement pour découvrir pleinement ce qu'il porte en lui. Or, ce qu'il porte et chérit d'un tel amour, ce sont les images de la création sous son aspect souvent le plus dénué et le plus hostile: pauvres arbres effilés comme des roseaux, chiens de traîne quasi morts d'épuisement, misérables cabanes à demi enterrées sous la neige, silhouettes solitaires d'hommes engoncés dans leurs lourds vêtements, que l'on voit avancer avec peine sous les coups de vent, dans la neige: tout un monde qu'il a déjà décrit comme aucun. Mais à présent, il le voit mieux encore et il ne se contient plus d'impatience.

Il se rembarque. Le voilà de retour auprès de ses rudes amours. Il reprend ses interminables randonnées à travers les étendues désertes. Quelquefois seul dans son canoë, quelquefois avec un compagnon, il parcourra presque tout le Nord du continent nord-américain. De ce pays dont il est déjà difficile de sortir vivant, lui rapportera une récolte sans pareille de pochades, de croquis et de notes de voyages qui constituent un témoignage unique et irremplaçable sur ces régions.

À vrai dire, un univers poignant ! Presque toujours c'est l'hiver, la neige, les forêts dépouillées. C'est un petit campement isolé, souvent clos et abandonné. Parfois, il est vrai, une lueur y brille, et on en est tout réjoui. Si René Richard a exprimé en effet comme personne la détresse de l'être humain réduit à hiverner seul au bout du monde, il est aussi celui qui a traduit la joie d'un solitaire rencontrant un autre solitaire. S'il a décrit le froid qui envahit les membres et paralyse la vie, il est aussi le peintre du feu. Souvent, dans ses tableaux, comme d'ailleurs dans les croquis exécutés avec des crayons de couleur, on voit un petit groupe de trappeurs près d'un feu que l'un d'eux vient d'allumer sur la neige; dans la maigre flamme qui s'en échappe, il y a tout le réconfort, toute la magie du feu.

Dans l'univers de René Richard, chacun de nous se sent un peu comme aux premiers temps de la Création.

Ces montagnes, au silence farouche, on a le sentiment d'être le premier à les interroger. Ces petits lacs très purs, cachés au fond de dédales rocheux, c'est comme si personne avant nous ne les avait encore contemplés. Parfois un canoë, l'avant reposant sur le sable, atteste qu'un homme a mis enfin pied en ces lieux sauvages.

Longtemps encore après son retour d'Europe, René Richard continua d'explorer le pays qui le fascinait. Puis, par l'Ungava, il descendit en Charlevoix. Parti un beau matin du nord du Manitoba, par quel extraordinaire chemin arriva-t-il des mois plus tard, un soir de printemps, en plein village de Baie-Saint-Paul ? Il marchait dans la rue principale lorsque soudain, saisi d'une émotion indescriptible, il s'arrêta net: devant lui, il y avait une vieille belle demeure canadienne aux murs épais, au toit incliné, qu'entouraient des arbres grands et forts.

Rien là de tellement surprenant... si ce n'est que René Richard avait eu la vision de ce tableau un soir d'isolement total, au plus loin des hommes, alors que, la solitude lui devenant tout d'un coup trop amère, il avait senti le frôlement du désespoir. Or, voici que la douce maison, les arbres, le murmure de la rivière et peut-être même, apparue dès ce premier soir à la barrière, celle qui allait devenir sa tendre compagne, voici que le paisible paysage annonçait au voyageur qu'enfin il était arrivé au port.

À présent, dans sa belle vieille maison ancienne, entre campagne et ville, René Richard est parvenu au troisième acte en quelque sorte d'une vie riche en péripéties, qui s'achève, comme pour Prospero dans *The Tempest*, dans la sérénité et la douceur, dans l'amitié et la tendresse.

Derrière la maison s'épanouit l'un des jardins les plus choyés du monde et qui le rend bien à son propriétaire. Il y a une sorte de justice, même sur terre. Après avoir peint la végétation la plus malmenée, René Richard a l'orgueil de récolter aujourd'hui les plus beaux légumes, les plus somptueuses fleurs du canton !

Dans cette vie, l'amitié tient une large part. Il faut voir René Richard, à l'arrivée des amis, bondir du fauteuil où il se reposait, s'élançant de son pas de géant, soulever en signe d'accueil ses bras extraordinairement longs et minces, cependant que son visage exulte de la joie la plus vive et qu'il rit lui-même de sa propre surexcitation. Il est demeuré celui pour qui la rencontre d'un ami est toujours une fête.

De temps en temps néanmoins, on peut voir renaître pour un instant sur sa figure un peu de la mélancolie du portrait de Paris. C'est que, pour un moment, l'envie du Nord le possède de nouveau. Que signifie cette passion ? Qu'est-ce donc que le Nord pour lui ? Peut-être, pour une part, sa jeunesse intrépide et aventureuse. On n'aime bien au fond, et toute sa vie, que ce que l'on a aimé jeune.

Ne pouvant plus répondre à l'éternelle fascination du Nord, il s'en délivre en en parlant pendant des heures; et l'étonnant, c'est qu'il en parle aussi bien qu'il l'a peint.

Assez souvent, au cours de l'année, il lui arrive d'accomplir ce qu'il appelle une «run» de peinture, qui le ramène aux endroits qu'il affectionne particulièrement: le petit Port-au-Saumon, le Grand-Fonds de la rivière Malbaie, certaine petite plaine marécageuse avec ses chicots d'arbres blanchis par le temps, les monts rocheux du parc national, une maison abandonnée des environs de Baie-Saint-Paul qu'il ne cesse de reprendre.

De ces randonnées, il revient avec des pochades enlevées souvent dans une sorte de sauvage impétuosité.

Cette impatience de sa nature lui a nuï quelquefois, mais le plus souvent elle l'a servi merveilleusement; alors, à quoi donc correspond-elle ?

Un jour j'ai remarqué que, de retour de ses randonnées, René Richard parle de ce qu'il en ramène comme de prises, de captures. Il dira par exemple: «Aujourd'hui, je me suis 'ramassé' quatre pochades.»

Réminiscence du langage des trappeurs peut-être ?

Jean-Pierre Côté

Lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1978 à 1984, fiduciaire de la Fondation René-Richard.

«Certes, René Richard était un grand peintre, celui qui a su marier l'art moderne au réalisme. Mais René Richard c'était beaucoup plus qu'un peintre. L'écouter raconter les différentes étapes de sa vie, c'était connaître sa philosophie sur l'être suprême en qui il croyait profondément, son amour de la solitude, son respect de la nature, son goût pour la musique et le beau chant (comme il disait) et son attachement à Charlevoix. C'est du haut de ses deux mètres, sa longue main qui illustrait ses propos, appuyé sur sa canne, qu'il racontait ses aventures et partageait ses connaissances. Quel bel homme, quel géant, quel monument !»

Raymond Boucher

Juge, fiduciaire de la Fondation René-Richard.

«René Richard, sans être ce qu'on appelle communément un pratiquant, avait un besoin de considérer un au-delà de la vie terrestre.

Dans la nature qu'il aimait profondément et qu'il a su faire découvrir, à sa façon, il voyait Dieu. On peut appeler cela du panthéisme. Dieu était omniprésent pour lui, il avait une très forte et profonde religiosité personnelle. Il croyait qu'il y avait un passage de la mort à la vie et affectionnait d'en parler.

Ce qui explique la grande amitié qui existait entre lui et Mgr Félix-Antoine Savard, le plaisir qu'il avait de le rencontrer, ce qui permettait également à Mgr Savard de lui dire tout amicalement: «René, au moins, pense à Dieu un fois par jour et cela pourrait probablement suffire dans ton cas.» Si Mgr Savard se permettait de parler ainsi, c'est surtout parce qu'il connaissait

profondément son ami René, son amour pour le prochain et sa générosité, spécialement envers ceux qui affectionnaient l'art, ce qui m'amène à me rappeler une anecdote de cet artiste reflétant un trait de sa personnalité. Il avait eu, lors d'une de ses premières expositions à Rimouski, beaucoup de visiteurs mais, me disait-il, un seul acheteur. Comme ce dernier s'apprêtait à le payer, «vous l'aimez», dit Richard, ce tableau alors je vous le donne.» Pour Richard, le seul fait que ce preneur aimait son art lui suffisait. Cela, c'est du Richard authentique.

Sa foi envers la vie l'amenait à se préoccuper des problèmes de pollution et d'environnement. Pour lui, chaque rivière, chaque cours d'eau, chaque coin de terre était sacré, il en était ainsi de chaque aiguille de pin, de sapin ou d'épinette. Son profond respect de la nature lui faisait craindre que l'univers soit un jour détruit par l'homme.

Mgr Félix-Antoine Savard

Carnet du soir intérieur,
vol. 1, Fides, p. 139.

Le texte complet de cette communication de Mgr Savard est présenté dans ce numéro sous le titre «René Richard dans le paysage culturel canadien» à la rubrique «Fête des pionniers».

«... Vous êtes l'être le plus simple du monde. L'argent n'a point corrompu votre coeur; la gloire n'a point troublé votre tête. Vous m'avez accordé votre précieuse amitié. Que de fois, je vous ai écouté. J'aurais aimé consigner vos paroles de bon sens, de sagesse, de révolte parfois contre une civilisation qui méprise de plus en plus la nature et les exigences vitales de l'âme et du corps humains.

En somme, vous avez vécu intensément, honnêtement votre art. C'est tout dire.»

Jean Drapeau

Préface du maire de Montréal dans René Richard, Service des activités culturelles, Ville de Montréal, 1986, p. 4.

«... Une oeuvre d'art porte ainsi sa valeur en elle-même, indépendamment de toute autre considération. Celles de René Richard valent, d'une part, en ce qu'elles nous révèlent sur une région du Canada longtemps inconnue et des rares hommes qui l'ont parcourue au début de notre siècle; d'autre part, par ce qu'elles nous apprennent sur la personnalité, le tempérament, le courage d'un homme acceptant de vivre dans la solitude et de courir, pour l'oeuvre à accomplir, mille dangers, mille douleurs, comme un pionnier. Voilà, pour René Richard, le prix de la liberté.

Ses oeuvres nous restent comme des semences et, dans le champ qu'il a défriché, nous souhaitons que viennent d'autres semeurs, d'autres créateurs, révélateurs de la solitude féconde.»

Jean Des Gagniers

Responsable des collections et coordonnateur du Centre muséologique de l'Université Laval. Dans René Richard, Service des activités culturelles, Ville de Montréal, 1986, p. 10.

«... Au fil des ans, au coeur même de la réalité qu'il a choisi d'exprimer, il se compose un vocabulaire graphique et une thématique qui n'appartiennent qu'à lui, parce que fondés sur ses goûts profonds, sur l'intensité de son observation, sur sa prodigieuse adresse de dessinateur. Il est pauvre: il dessine sur tout ce qu'il trouve, souvent sur du papier d'emballage. Les tubes de couleur coûtent trop cher... il utilise les crayons de couleur et l'effet en est si heureux que, par bonheur, il ne cessera de revenir à cette technique remarquablement adaptée à son art volontaire, direct, lumineux...»

Cyril Simard

Avant-propos, dans *René Richard-Ma vie passée*, Art Global, 1990.

«René Richard a parlé de la qualité de l'environnement, de libertés individuelles, de liberté d'expression tout court. Ce sont des valeurs d'aujourd'hui et actuellement nôtres. «Je n'accepterai rien des autres, si je ne l'ai expérimenté et trouvé par moi-même», proclamait-il en plein cœur de sa vie.»

Françoise Labbé

Directrice du Centre d'art de Baie-Saint-Paul. Dans la présentation du catalogue de l'exposition présentée du 9 octobre 1993 au 30 janvier 1994. Voir article de Cyrille Gauvin-Francoeur.

«...Au bout de cette voie boréale: Charlevoix, un îlot du Nord au Sud, mystérieux reliquaire, halte sur la route migratoire des peintres depuis Clarence Gagnon, il suit d'ailleurs son conseil et c'est là qu'il dresse le haut chevalet qui portera toute la période du Grand Nord. C'est là qu'il révèle des visions à la limite de l'abstraction, à la rencontre de l'universel. Le récit en image d'une épopée, conquête d'un savoir des choses à travers le dessin, la peinture, Gabrielle Roy nous en délivre la splendeur dans l'amitié et le génie: «La montagne secrète».

Hugues de Jouvancourt

Dans *René Richard*, Éditions La Frégate, 1978, p. VIII.

«...Ces peintures, dont la composition étonne par sa simplicité, possèdent un incontestable pouvoir de suggestion. Qu'importe l'anonymat des arbres et de ceux qui parcourent les longues pistes du Nord, ce que le peintre exprime avec éloquence c'est l'âme même des immensités canadiennes: le silence et la solitude...»

Laurent Bouchard

Dans l'introduction du catalogue du Musée du Québec, 1978, p. 7.

«Homme solitaire, René Richard a vécu en retrait, indifférent aux honneurs et à toute forme de reconnaissance officielle. Sa démarche est authentique et commande le respect.»

Michel Champagne

Dans la présentation du catalogue du Musée du Québec, 1978, p. 10-11.

«...Richard le peintre est différent. À travers une matière généreuse, appliquée avec un lyrisme tourmenté, il exprime beaucoup de délicatesse. Son style est ferme et précis, d'une sensibilité profonde. Peintre inné, son amour de la forêt fut toujours aussi violent que son amour pour la peinture...»

René Bergeron

Dans le catalogue de la rétrospective de ses oeuvres de 1937 à 1961, présentée du 24 novembre au 3 décembre 1961 à l'hôtel de ville d'Arvida.

«...Net et ferme, son style ressemble aux pics qu'il décrit. La rudesse de ses coups de pinceau évoque très naturellement le drame bien-aimé de sa vie dure. On sent qu'il cut, au cours des longues années qu'il vécut dans les solitudes neigeuses des régions polaires, l'obligation d'un grand repli sur lui-même. N'était-il pas dans cette terre où, selon le mot de Jack London, «personne ne parle, mais tout le monde pense»? Ses évocations ou descriptions constituent avant tout des décors, le plus souvent tragiques, qui entourent quelque tranche d'un drame vécu...»

L'abbé Jean-Paul Tremblay (Paul Médéric)

Dans *Partimes*, p. 23-24.

«...Son style est rude, profondément expressif et chaud. Le coup d'oeil dont il embrasse les terres et les eaux en est un de découvreur: son bras large et pénétrant tout ensemble. Il n'a de douceur que pour décrire, dans un décor de bouleaux nus et de neige, une tente près de laquelle travaille un chasseur en compagnie de ses chiens...»

Jacques A. Léger

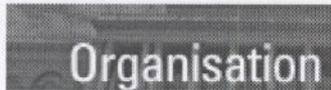
Avocat, président-fondateur de la Fondation René-Richard

«J'ai eu le très grand privilège, à un âge relativement jeune, de fréquenter et ainsi apprendre à connaître René Richard, d'abord le peintre mais surtout l'homme. Plus tard, je devins son ami et confident, remplaçant ainsi mon père décédé.

Je n'ai pas à rappeler son talent pour la peinture et le dessin, non plus que pour raconter des histoires: il y excellait. Ce que peu de gens savent toutefois, et dont je veux témoigner, ce sont les grandes qualités humaines qui le caractérisaient dont une très grande générosité, une franchise incontournable, un acharnement inlassable au travail, une droiture et une loyauté indéfectibles, sur lesquels il ne faisait aucun compromis.

Bien qu'il chérît l'idée que l'atavisme jouait un grand rôle dans la destinée, ce n'est pas seulement parce qu'il était doué d'un talent naturel qu'il a réussi, mais également parce qu'il a beaucoup travaillé.





[Présentation](#) • [Historique](#) • [Toponymes](#)
[Toponymes actuels](#) • [Anciens toponymes](#) • [Systèmes odonymiques](#) • [Lexique](#) • [Recherche](#)

René-Richard

rue

Date de dénomination : 30 octobre 1985

Quartier(s) : Neufchâtel

Arrondissement(s) : La Haute-Saint-Charles

Originaire de Chaux-de-Fonds, en Suisse, le peintre René Richard (1895-1982) suit sa famille dans le nord de l'Alberta en 1909. Très tôt, il développe une passion pour la nature sauvage, ce qui l'amène à se faire coureur des bois et trappeur. En 1927, il se rend étudier la peinture à Paris où il rencontre Clarence Gagnon qui devient son professeur et ami. Richard revient au pays vers 1930 et reprend sa vie de coureur des bois. Après avoir retrouvé Gagnon au Québec en 1938, il accepte l'invitation de celui-ci à le rejoindre à Baie-Saint-Paul, en 1942. Il s'y établit à demeure pour y produire de nombreux tableaux, dessins, fusains. René Richard développe son propre langage pictural, sa peinture dont la source première est la nature. Plusieurs œuvres de Richard font maintenant partie des collections du Musée national des beaux-arts du Québec et de l'Université Laval notamment. Ce peintre adoptif de Charlevoix, qui se lie d'amitié avec Félix-Antoine Savard et surtout avec Gabrielle Roy, illustrera leurs romans respectifs *Menaud*, *maître-draveur* et *La Montagne secrète*. Ce dernier lui est dédié par l'auteure, inspirée par le récit de ses expéditions solitaires. Depuis 1999, on peut voir au jardin de Saint-Roch un buste de René Richard.



R. Richard

Hommage
à

RENÉ RICHARD

(René Emmanuel Jeanrichard-dit-Bressel)

La Chaux-de-Fonds (Suisse), 1^{er} décembre 1895
Bale-Saint-Paul, 31 mars 1982

Oeuvre de l'artiste ASLAN

Fondation René-Richard
Ville de Québec
Commission de la Capitale Nationale
Fondation Félix-Antoine-Savard

Ville de Bale-Saint-Paul

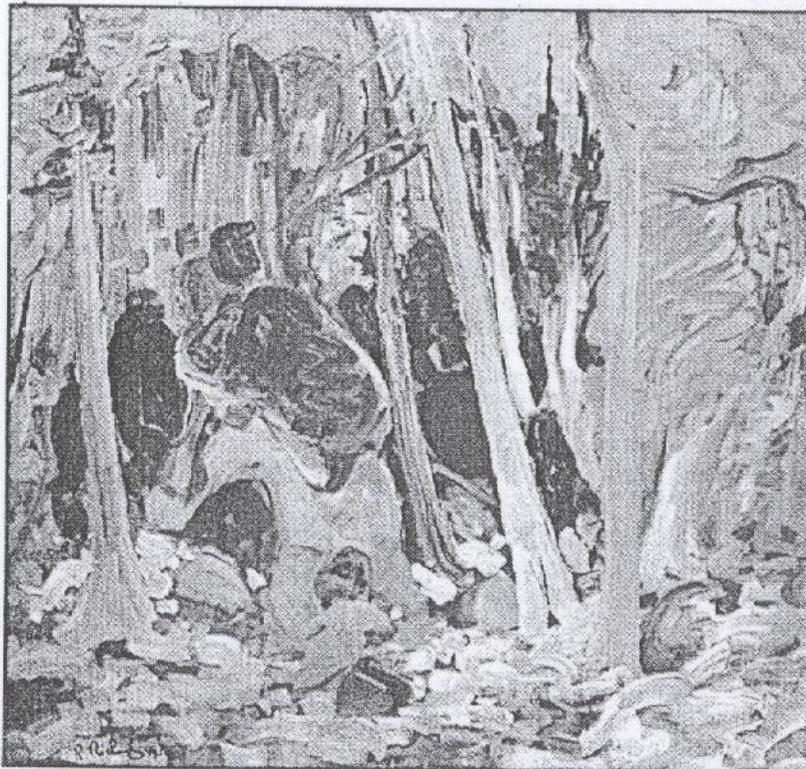


Le 31 octobre 1998

Frontières fertiles du voyage

De feu le Salon des régions du Livre à La Chaux-de-Fonds, qui a démarré lentement mais fini avec une foule chaleureuse, reste un intéressant et vif passage: l'exposition René Richard au Musée des beaux-arts, ou comment un chaux-de-fonnier contemporain de Cendrars devint peintre des forêts et des ciels frais dans le Grand nord canadien.

Ausstellung: max



LA FORCE DU PAYSAGE — A l'atelier, d'après des croquis de terrain, René Richard fait le bois profond.

chg-E

Peindre la nature: c'est la passion d'un garçon né à La Chaux-de-Fonds en 1895, Emmanuel-René Jeanrichard, dont la famille immigre au Canada alors que le jeune homme n'est qu'un adolescent. Comment devient-il ce peintre énergique comme un fauve, direct comme un naïf, très américain dans son amour avoué pour la nature, très européen dans son maniement de libertés conquises par la filière post-impressionniste?

C'est encore un gamin qui fausse compagnie au comptoir familial installé dans le nord de l'Alberta. La vie de trappeur est dure, laisse peu d'argent, beaucoup de solitude. Le garçon, raconte l'histoire, dessine pour échapper à l'extrême rigueur du lieu et du mode de vie. Il lui faut dix ans pour se payer le voyage jusqu'à Paris, car il veut apprendre l'art.

Des extraits du récit de sa vie par Emmanuel-René Jeanrichard devenu René Richard figurent dans l'exposition. Le ton est émouvant. Arrivé en ville, l'homme de 35 ans attend tout d'un maître, en reçoit beaucoup. Et surtout la permission de ne pas devenir un peintre académique.

Il travaille pourtant les instruments classiques: deux séries de dessins à la mine de plomb et à la sanguine, regroupés dans des espaces plus intimes du musée, montrent un trait vigoureux mais néanmoins attentif à respecter une figuration de bon aloi.

A ce moment là, René Richard a quitté Paris, il séjourne en Savoie et en Valais, il fréquente l'alpe et dessine les gens des villages. Mais il ne se plaît pas en Europe.

Il lui manque les grands espaces et le bois canadiens. Dès son retour, il se relance sur les pistes: c'est le contenu des trois salles de paysages accrochés au musée, tableaux peints à divers stades de transposition: le réalisme s'impose quelquefois jusqu'à l'étrangeté, certaine maison par exemple plonge à des sensations oniriques. Mais le plus souvent, un coup de brosse large et résolu honore des grandes échappées de collines, ciel de glace, lumière du nord, des échos de Scandinavie; ce même souffle généreux fend des travées dans la forêt, campe le bivouac, saisit gens et chiens. Le peintre ose la grande coloration, les turquoises pâles, les jaunes crèmeux, les carmin, les cobalt forts.

René Richard a connu le succès et même l'admiration dévouée, un brin fétichiste peut-être. Une vitrine transmise par la Fondation René Richard à Montréal, coorganisateur de l'exposition, donne une idée de l'amitié admirative que ce Chaux-de-fonnier a su éveiller, vivant jusqu'à un très grand âge dans sa petite maison, décoré et honoré. Une belle oeuvre, lumineuse et forte, d'un exotisme plus rare dans les lieux d'exposition que celui du sud.

◇ Ch. G.

● René Richard, peintre trappeur, Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 3 janvier 1993

Peintre et trappeur



Terres de glace, tableaux de feu

Huile sur maçonrite.

(Impar Gerber)

Il devenait impératif de faire connaître l'œuvre de René Richard au public de La Chaux-de-Fonds, sa ville natale, à laquelle il a témoigné sa reconnaissance, peu avant sa mort en 1982, par l'entremise d'une sérigraphie dédiée. L'ouverture prochaine du 5e Salon des Régions du Livre, étendu au Québec, en fournit l'heureuse occasion.

De son vrai nom Emmanuel-René Jeanrichard, né en 1895, avait 14 ans lorsque son père, graveur, décida d'emmener femme et enfants au Canada. Peintre, trappeur, écrivain, René Richard a été honoré des plus hautes distinctions canadiennes, il a décrit, comme personne n'a su mieux le faire, la solitude de l'homme contraint à hiverner seul au bout du monde (voir «Singulier» à paraître le 8 octobre). L'accrochage de ses tableaux, huile sur maçonrite, crayon de couleur, a eu lieu samedi au Musée des beaux-arts. Daniel Musy, président de la Commission du MBA a donné la parole à MM. Jean-Martin Monsch, directeur des Affaires

culturelles, Denis Bédard, délégué général de la délégation du Québec à Düsseldorf, Cyrille Simard, président de la Commission des biens culturels du gouvernement du Québec - qui a offert un dessin original, l'ensemble des publications consacrées à René Richard, copies de manuscrits, catalogues, et souhaité qu'une salle soit réservée à cette personnalité hors du commun au MBA chaux-de-fonnier - Edmond Charrière, conservateur, Charles Chautems, ancien conservateur du Musée des beaux-arts du Locle, qui en 1986, déjà, entreprit de présenter l'œuvre de René Richard en Suisse.

Ont pris part à l'inauguration MM. Patrick Bergen, attaché culturel de l'ambassade du Canada en Suisse, Eric Lord, conservateur de la Fondation Richard à Sillery, Charles-H. Augsburger, président de la ville.

D. de C.

● Jusqu'au 3 janvier: visites commentées les 28 octobre, 11 novembre et 9 décembre.



- Plante Serge, Rétrospective René Richard à Baie Saint Paul in Le Devoir, 19 octobre 1993
- Dufresne Henri, Une heure avec le peintre *des grandes solitudes* in L'Événement, 2 décembre 1955
- Les architectes Desgranges et Côte, Chicoutimi, félicitent le peintre René Richard in La Gazette, 21 avril 1945
- Ce n'est plus l'hiver, mais ce n'est pas encore l'été, alors serait-ce le printemps? In Montréal Matin, 22 décembre 1973 (présentation du livre de Gabrielle Roy, *La Montagne secrète*, qui raconte la vie de René Richard). Heard Raymond, Emotion recollected in Savagery in Montreal Star, 14 November 1964
- de Kerdour Michel, René Richard au Studio des artistes canadiens in Musée du Québec, 6 juin 1974
- Roy Gabrielle, L'esprit de la fort chez René Richard. Extrait du catalogue de l'exposition René Richard, Musée du Québec, 1967
- René Richard-Peintre et trappeur à Montréal in La Patrie, 10 novembre 1946
- Lamer Suzanne, René Richard, peintre-trappeur au style ferme et précis in La Patrie, 10 au 16 novembre 1964
- Lambert Paul, Il vit dans la pleine nature in Perspectives, 9 septembre 1961
- de Roussan Jacques, La Grande nature et René Richard in Perspectives, 8 avril 1975
- Bemier Conrad, Le peintre René Richard meurt à 86 ans in La Presse, Montréal, 2 avril 1982
- Boucher Alain, René, Richard à La Malbaie in La Presse, Montréal, 7 août 1982
- Delamontagne Gilles G., La maison du peintre René Richard à Charlevoix in La Presse, Montréal, 11 août 1990
- Jasmin Claude, René Richard, peintre et ex coureur des bois in La Presse, 26 janvier 1963
- Lepage Jocelyne, René Richard, le vrai trappeur in La Presse, Montréal, 24 décembre 1993
- René Richard in Revue populaire, juin 1943
- Daigneault Claude, Les expositions au Musée du Québec et à l'Atelier de l'Académie in Le Soleil, 8 avril 1967
- Catalogue du peintre René Richard au musée de Rimouski, Rimouski, novembre 1973
- Dube Yvan, Forêt de mon pays (poème, homélie prononcée lors des funérailles de René Richard en 1982
- Roy Gabrielle, René Richard, Première édition, 1986
- Thibault Caroline, Nécrologie de René Richard, La Chaux-de-Fonds 1895 Baie Saint Paul 1982



Richard, René

Richard, René, artiste-peintre (Chaux-de-Fonds, Suisse, 1^{er} déc. 1895 -- Baie Saint-Paul, 31 mars 1982). Sa famille émigre au Canada et s'établit en Alberta, à Cold Lake. Il se fait d'abord trappeur pour amasser l'argent nécessaire à la réalisation de son grand rêve : devenir artiste-peintre. En janvier 1927, il s'embarque pour Paris, où il étudie à la Grande Chaumière, et devient le protégé du peintre Clarence GAGNON. Il poursuit ensuite son apprentissage à l'académie Colarossi. Il revient au Canada en 1930. En 1938, il est garde-chasse en Gaspésie. Sur la recommandation de son ami Clarence Gagnon, il séjourne à plusieurs reprises à Baie Saint-Paul où il s'installe définitivement en 1942 après avoir épousé Blanche Cimon. Le Musée du Québec organise deux importantes rétrospectives de son oeuvre (en 1967, puis en 1978). Après son décès en 1982, l'U. Laval puis, en 1986, la ville de Montréal lui rendent hommage en offrant deux expositions de son oeuvre. En 1978, Hugues de Jouvancourt publie, aux Éditions de la Frégate, le premier ouvrage important sur Richard : *René Richard*. En 1982, la Fondation René Richard est créée pour venir en aide à de jeunes artistes prometteurs. Jean-Guy Queneville publie, en 1985, *Le voyage d'un solitaire* qui retrace la vie de Richard dans le Grand Nord. Les Éditions de la Fondation ont aussi publié un ouvrage sur l'artiste : *René Richard, 1895-1982*. Les Éditions Art Global éditent, en 1990, l'autobiographie *René Richard, ma vie passée*. Le centre d'exposition de Baie Saint-Paul a organisé, du 9 octobre 1993 au 30 janvier 1994, une importante rétrospective.

Auteur MICHEL CHAMPAGNE

Richard, René

Richard, René, artist, painter (b at Chaux-de-Ronds, Switz 1 Dec 1895; d at Baie-St-Paul, Qué 31 Mar 1982). His family immigrated to Canada and settled in Cold Lake, Alta. He became a trapper to earn enough money to carry out his great dream of becoming an artist. In Jan 1927 he left for Paris where he studied at La Grande Chaumière and became the protégé of painter Clarence GAGNON. He then did his apprenticeship at the Académie Colarossi. He returned to Canada in 1930 and visited Baie-St-Paul several times, at the recommendation of Gagnon, before settling there in 1942. The Musée du Québec held 2 major retrospectives of his work in 1967 and 1978 and, after his death, U Laval and the city of Montréal honoured him with 2 exhibitions.

Author MICHEL CHAMPAGNE



René Richard et Gabrielle Roy: le Nord fascinant

par Alain Houle

(collaboration spéciale)

Je me demandais, à travers le vaste tissu de mythes et de légendes dont on aime entourer les personnalités, quel accueil Gabrielle Roy et René Richard nous réservaient... Je me remémorais le coup de fil, passé la semaine précédente, à Gabrielle Roy pour préciser nos ententes, pas de photos s'il-vous-plaît... Nous étions prévenus! Je me devais de convaincre Gabrielle Roy de notre "bonne foi"... Conversation téléphonique où j'en profitai pour lui faire voir, un peu mal assuré, qu'au moins j'avais lu ses oeuvres et établi les différents axes / visions dans lesquels elle entraînait son lecteur... Et Gabrielle Roy de répondre, moqueuse et modeste: "Il faut croire que dans ma vie j'ai eu plusieurs visions..."

Il n'a pratiquement pas cessé de pleuvoir de toute la durée du trajet; depuis Montréal jusqu'à Québec, Grande-Allée. Gabrielle Roy habite en appartement, dans un immeuble vieillot et respectable. N'oublions pas qu'elle passe la saison estivale à sa résidence de Petite-Rivière St-François. Gabrielle Roy vient ouvrir: souriante, des yeux qui pétillent, arborant une de ces tenues sobres qu'on lui connaît: une jupe de tweed gris, un chemisier vert avec par-dessus un gros pull de laine beige... Le vestibule est "hot" au sens McLuhanien du terme: de vieux meubles québécois patinés, sans prétention, ornements d'église... Par l'entrebaillement d'une porte qui donne sur un immense salon, on voit René Richard qui a étendu son grand corps sur un canapé. Là encore, des meubles anciens, des

chaises vaguement victoriennes, un foyer, des livres, en quantité raisonnable, un tapis moelleux, sur lequel Gabrielle Roy s'agenouillera tantôt... Des tableaux de Marc-Aurèle Fortin, de René Richard, de Jean-Paul Lemieux, un autre ami de longue date, sont accrochés un peu partout toujours sans ostentation. On sent que l'appartement est "habité"... Tenté d'intégrer l'écriture de Gabrielle Roy au décor, je dois "en rabattre", c'est son mari, le Dr Carbotte, nous apprend-elle, qui a découvert la plupart des objets qui nous entourent...

A peine les présentations terminées, nouveau coup de sonnette: Hugues de Jouvancourt, l'éditeur de "la Montagne secrète" en album illustré, vient se joindre à nous pour l'occasion. Les conversations vont bon train... Déjà René Richard, l'ermite de Baie St-Paul -- d'ailleurs pas si "ermite" que ça; on pense aux nombreux touristes qui font irruption dans son intimité, à la recherche d'exotisme et de couleur locale -- Richard donc s'enflamme, nous dépeint avec force gestes à l'appui, sa révolte totale contre la société qui l'a amené à contester, à douter de tout puis à créer sur papier et sur toile... Richard nous glisse en passant sa méfiance "naturelle" pour les gratte-papier qui prennent un malin plaisir à tout raconter de travers...

Conversations entrecroisées donc; rappels à l'ordre... Les journalistes doivent récolter du formel... Gabrielle Roy tente de ramener Richard à des sentiments plus "orthodoxes" à notre égard, un peu comme on traite un grand enfant ou un grand ami... Gabrielle Roy prend la parole: "René, nous savons tous que vous êtes un grand révolté mais en plus un artiste-peintre, ce qui est peut-être plus important pour M. Houle..."

Les récits de Richard

Nous en venons donc à partir à la recherche des origines de ce fameux roman "la Montagne secrète" de Gabrielle Roy dont les récits de Richard dans le Grand-Nord canadien ont inspiré une bonne partie de la trame...

Même si le roman paraît en 1961, l'intrigue trotte dans la tête de Gabrielle Roy depuis bien des années. En fait l'idée a fait beaucoup de chemin, à l'image de son instigatrice. Puis il y avait le *Bulletin des agriculteurs* qui envoyait Gabrielle Roy, un peu partout, en mission, à travers le pays, réaliser des reportages. Un jour, ou plutôt un soir, qu'elle se languissait dans une petite auberge de la Côte-Nord, l'hôtesse lui parle de René Richard, qui a planté sa tente dans le coin... Elle lui vante son hospitalité, déjà proverbiale à l'époque, et ses talents de conteur. Voilà de quoi éveiller l'intérêt de notre journaliste...

Et Gabrielle Roy de raconter la scène de sa première rencontre avec René Richard: "Il dessinait constamment tout en racontant ses souvenirs. C'était de la même veine que ses rapides croquis: il ne s'embarrassait pas de détails superflus, cela coulait... J'ai passé quatre soirs à l'écouter; subjuguée par sa verve... Puis je me suis dit: Mais qu'est-ce qu'ils vont penser de moi? J'ai résisté un soir, après avoir machinalement ramassé mon manteau et mes choses plusieurs fois... Le soir suivant, ne pouvant plus tenir, je me présente à la porte des Richard..." Elle s'est fait vertement semoncer par René: "Mais qu'avez-vous fait hier soir, nous vous avons attendue!"

Et c'est ainsi qu'avec le temps passant sur ses souvenirs, Gabrielle Roy construit "la Montagne secrète", espèce de grand point d'interrogation sur le sens à la vie de l'homme artiste, en quête d'absolu: solitude et solidarité comme elle se plaît à le

répéter du mot d'Albert Camus. Les grands épisodes de la vie de René Richard deviennent ceux de Pierre Cadourai. Des rencontres "thématiques" s'échelonnant tout au cours du récit viennent réincarner l'expérience de René Richard. La solitude prend le visage de Gédéon, un des derniers chercheurs d'or. Le sentiment amoureux se déploie, mais en vain, face aux charmes de Nina, une jeune serveuse de Fort-Renonciation. La camaraderie de Steve survit à deux saisons consécutives de trappe. Puis c'est le choc, la découverte de la Montagne sur la représentation picturale de laquelle Pierre se bute, exécutant pochades sur pochades... Il frôle la folie et la mort, retourne provisoirement à la civilisation, à Edmonton. Nouvelle rencontre, cette fois avec des amateurs d'art qui lui conseillent d'aller au bout de ses recherches et d'aller à Paris chercher la technique qui lui fait défaut. Le Louvre, les chefs-d'oeuvre, renvoient à Pierre le sentiment de sa relative puissance: d'autres ont créé avant; ont-ils mieux réussi; mieux compris la vie? Le roman, en tant que recherche sur le sens de la vie, nous laisse sur notre faim. Pierre connaît une fin tragique à Paris, confronté à l'irréalisable et intolérable oeuvre. Il meurt après avoir réalisé un autoportrait des plus "bizarres"...

Une Amérique hostile...

Pour ceux qui s'intéresseraient à la vie de René Richard, traitée de façon plus "réaliste", il faut mentionner l'existence d'un autre album de luxe, rédigé par Hugues de Jouvancourt, relatant à l'aide des récits du peintre les grandes lignes de cette existence mouvementée et qui n'a jamais connu le repos.

Mais le volubile René Richard y est allé de commentaires qui ne font partie d'aucun roman et qu'il ne faudrait pas passer sous

silence... Commentaires qui relèvent bien du créateur qui bouillonne en lui. Son approche de la vie est drue, lucide; il a conquis sa liberté en "s'imposant" par-delà sa famille... Nous n'ignorons pas les conditions particulièrement pénibles qui présidaient à l'exode des Européens en terre d'Amérique, à la recherche d'un ailleurs meilleur. La famille Richard vivait en Suisse, lorsque le père de René eut le goût de l'Amérique. Mais cette Amérique se révéla insolite et hostile: celle de Cold Lake, qui lui fut vantée comme une terre propice à l'agriculture se montra ingrate. Victime d'un escroc voulant écouler des instruments aratoires, la famille ayant construit maison, se vit forcée de rester bon gré, mauvais gré, s'adaptant aux us et coutumes de la chasse et de la pêche...

Pendant que René commençait à crayonner dans son coin, il en profitait pour remettre en cause les principes familiaux. Et de nous confier: "Tout ce que les parents cherchent chez leurs enfants, ce sont des répétitions bien sages d'eux-mêmes et l'éducation qu'ils prétendent inculquer relève plus du bourrage de crâne que d'autre chose... Il ne faut pas tendre à être une réplique de son père ou de sa mère. Il faut se rebeller... Aimer ses parents, c'est la première chose qui nous empêche de raisonner."

Après avoir décidé d'être "sa propre famille", Richard se charge de la morale religieuse: "Vous adorez une idole; Dieu, on ne le connaît pas... L'univers est sans commencement, sans fin; un cercle... Dieu, c'est le cosmos... Quand les gens qui se disent près de Dieu vous envoient en enfer à propos de tout et de rien, c'est là que j'ai commencé à douter... C'est pourquoi j'avais choisi

le Grand-Nord, afin d'avoir le minimum d'entraves à ma liberté;
pour récapituler toutes ces histoires..."

La liberté possible

Et René Richard de poursuivre sur nos notions d'éducation scolaire: "J'aimais raisonner, analyser... Or, quand on est ignorant, c'est pas facile... Je voulais me débarrasser de toutes ces croyances... Je n'ai pas été à l'école, c'est ce qui fait que je raisonne aujourd'hui..."

La réalité politique et sociale de l'époque n'échappe pas plus à la lucidité du jeune Richard que le reste: "C'est pendant la Crise économique que j'ai cessé de croire aux gouvernements et à ce qu'il y avait dans les journaux..." Heureusement, Gabrielle Roy est là pour temporer quelque peu son ami tout en évoquant une situation quelque peu beckettienne: "René, c'est comme cet homme qui montait dans le plus haut arbre pour être le plus près de Dieu pour lui sacrer en pleine face..."

Nous avons enchaîné en demandant à Richard quelles avaient été ses plus grandes joies... Et de répondre: "Quand j'ai connu le Nord, expression de la liberté et de la beauté de la vie... Cette existence où j'ai préféré me donner les coups de pied moi-même, pour expérimenter toujours davantage le sens du mot liberté..."

"La liberté est une couronne d'épines sur la tête, rétorque Gabrielle Roy. Les hommes ont de moins en moins le courage de l'assumer... D'assumer leur Nord... Notre époque cherche la sécurité... L'illusoire..."

Pour René Richard, le Grand-Nord canadien était donc la liberté possible, à la portée de la main; il ajoute: "Le Nord était le défi. Il n'y a plus de Nord. La civilisation et la crasse sont en train d'en avoir raison. Les Indiens et les Esquimaux se font voler depuis

l'époque où la Compagnie de la Baie d'Hudson parlait de "développer" le Nord..." Et la peinture dans tout ça? Richard continue: "Peindre ce Nord, c'était chercher les valeurs de la contestation pour revenir à la civilisation: combattre en ville... Trouver sa raison d'être: l'art est une belle religion..."

Une fois cette "Montagne secrète" réalisée et illustrée, nous nous sommes permis de demander aux deux artistes une question pour le moins insolite, à savoir, ce que chacun y voyait d'interaction chez l'autre... René Richard dit respecter et admirer la forme dans laquelle Gabrielle Roy a transposé allègrement une part de son vécu, de "récupération artistique" de ses expériences. Quant à Gabrielle Roy, même si elle déclare se méfier des illusions "rationalisantes", il lui semble que chez René Richard, une dimension spirituelle le fait de plus en plus ressembler à Pierre Cadorai, en quête d'absolu et de vérité..."Pierre Cadorai aurait-il eu une influence sur René?" se demande-t-elle...

Une humanité nouvelle

Gabrielle Roy se révèle moins pessimiste (ou plus optimiste...) sur la "survie" de l'humanité et de poursuivre: "Nous sommes au seuil d'une humanité nouvelle... qui nous donne déjà des signes de réconfort... Une histoire entendue jadis, me revient sans cesse dans la tête et qui se rattache à ce "réconfort". Si vous permettez, je vais vous la raconter... Il existait un train de luxe, qui faisait un périple de Winnipeg-Churchill à travers un paysage sauvage et désertique. C'était une mode que seuls les gens fortunés pouvaient se payer; le voyage durait une semaine... Or, ces gens avaient l'illusion de vivre là de rares instants de liberté... Dans un coin, un couple de petits vieux qui ne payait pas de

mine, détonnant sur leurs riches voisins, s'adonnant en silence à la contemplation du paysage. Survint une panne de locomotive; l'itinéraire du voyage subira un retard d'une journée, annonce-t-on. Personne n'y voyait d'inconvénient, sauf notre couple de petits vieux qui manifeste son mécontentement: "Non, non, non! Il faudra rattraper le retard! Mais pourquoi leur demande-t-on? Et la petite vieille de se justifier: -- Un avion m'attend à telle heure pour aller sur la Terre de Baffin. Je dois aller y cueillir une fleur qui ne dure qu'un jour." Et le petit vieux de poursuivre: -- Moi c'est tout comme, je veux voir éclore le cocon d'un papillon rare qui ne vit qu'un jour." Le Nord, c'est une vue sur l'idéal... Un dépassement de la vie quotidienne..."

Pendant que René Richard continue de méduser les auditeurs avec ses histoires, Gabrielle Roy nous amène un peu à l'écart pour nous permettre de l'entretenir de son oeuvre de façon plus générale. Nous nous retrouvons dans sa chambre à coucher, qu'elle utilise aussi comme bureau de travail... Pourtant l'appartement serait bien assez grand pour qu'elle puisse s'offrir une pièce à l'usage exclusif de ses écritures. Comme de quoi la simplicité règne... Gabrielle Roy écrit sur ses genoux quand ce n'est pas sur la petite table qu'elle s'était procurée convalescente, il y a bien longtemps, pour écrire au lit... Sentir que l'on est en train d'écrire...

Toujours disponible

Nous en profitons pour lui souligner que la conception dans laquelle une certaine presse nous a toujours tenu à son égard, nous la présentant comme une personne secrète et distante semble peu fondée... Là-dessus, elle hausse les épaules: "Je ne me suis jamais cachée de personne...Je puis même vous dire

qu'à chaque fois que des lecteurs m'ont écrit sur des points qui les préoccupaient dans mes écrits, j'ai toujours répondu à leurs lettres... De même, je n'ai jamais refusé de recevoir des étudiants ou des gens qui désiraient en connaître davantage sur mon oeuvre..."

-- Gabrielle Roy, certains analystes ont vaguement fait allusion à de mystérieux "Carnets intimes" dans lesquels vous transcriviez certaines idées. S'agirait-il d'une espèce de Journal ou de notes pour la rédaction de vos Mémoires? -- "Oh que non, ce sont de simples pensées que je prends comme cela vient, de façon bien irrégulière. Je n'ai aucun projet de Mémoires pour l'instant... Je continue de travailler mais ce sont toujours des textes romanesques..." Quelques années après la rédaction de "*Bonheur d'occasion*" vous avez écrit et je cite: "...Saint-Henri n'avait pas fini de me tenir au bord de notre réalité... Celui qui a mission d'écrire, qui, saisi d'émotion à la vue de certains malheurs, s'est attaché à les formuler, mais qui, plus tard, les voit à la veille de se répéter, celui-la, croyez-moi, éprouve aussi comme un sentiment d'inutilité." -- Comment envisagez-vous vos rapports avec votre littérature depuis tant d'années passées à écrire sur la "misère" humaine?

G. Roy: -- "*Bonheur d'occasion*"... je ne sais plus s'il m'appartient encore. Il m'échappe; c'est si loin... Plus je vieillis, plus je deviens Hamlet... La vie c'est l'oscillation perpétuelle... une pièce de monnaie dont tout le plaisir réside dans le fait de tourner et de retourner cette pièce... Eternelle curiosité: la vie serait intolérable sans le mystère..."

Gabrielle Roy et René Richard ont beaucoup vécu, beaucoup rêvé; ils ont fait leur la pensée de Rimbaud: "L'homme est un

mendiant quand il raisonne, un prince quand il rêve.” Tous les chemins du rêve ne mènent-ils pas à la réalité? A leur commune recherche de vérité s'accroche le triangle “progrès-foi-amour”. A leurs oeuvres tantôt dures et violentes, tantôt sereines et remplies d'espoir on reconnaît un monde qui se cherche dans une reconstruction adamique dont le Nord aura souvent servi de toile de fond... justement chez Gabrielle Roy, le ciel était toujours aussi sombre, chagrin, chargé de violence et d'électricité; tant au Sud qu'au Nord...

Gabrielle Roy continue de faire ses marques, comme l'un des écrivains les plus lus et appréciés, autant du Canada anglais et français que d'une bonne part du monde occidental. Elle a vécu les premières années de sa vie au Manitoba, à St-Boniface. D'ailleurs, son troisième roman Rue Deschambault (Beauchemin, 1955) reproduit des tranches de cette existence, ce de façon semi-autobiographique. Il en va de même de sa sixième oeuvre, quoique de façon plus psychologique: La route d'Altamont (H.M.H., 1966).

Pendant sept ans, “les plus belles années de sa vie”, Gabrielle Roy se consacre au monde de l'éducation en tant qu'institutrice. De cette expérience de pédagogue jaillira sa deuxième oeuvre: La petite poule d'eau (Beauchemin, 1950). Roman qui sera par la suite illustré par Jean-Paul Lemieux et dont l'O.N.F. fera un court métrage.

Puis c'est un périple en Europe qui draine ses intérêts culturels et artistiques durant deux longues années. Elle y produit ses premiers essais journalistiques, pour le journal La Liberté de de

St-Boniface et l'hebdomadaire parisien Je sais tout. C'est là que Gabrielle Roy renonce définitivement à ses ambitions théâtrales, à cause de sa voix, au profit de la littérature.

De retour en Amérique, elle s'établit à Montréal, bien décidée à vivre de sa plume en tant que journaliste à la pige. Elle collabore au journal Le Jour, à la Revue moderne, au Bulletin des agriculteurs et travaille entre-temps sur des émissions, à Radio-Canada.

Son premier roman date de cette période. Bonheur d'occasion (Ed. Pascal, 1945) connaît une popularité sans précédent: plus d'un million d'exemplaires vendus, dans plusieurs langues. Fruit de minutieuses observations du "paysage" montréalais, racontant la vie quotidienne du sous-prolétariat de St-Henri, avec en arrière fond le Mont-Royal et le quartier riche de Westmount. Le roman doit une bonne part de son succès du fait qu'il arrive historiquement à point; offrant une vaste réflexion sociale sur la Deuxième Guerre, la conscription, où chacun tenta de s'en tirer pour le mieux. Pour les chômeurs "chroniques" de St-Henri et d'ailleurs, c'est le salut inespéré mais combien cruel...

Deux ans plus tard, Gabrielle Roy se marie et repart pour l'Europe avec son époux. C'est pendant ce nouveau séjour qu'elle rédige La petite poule d'eau. De retour à Montréal, le couple s'installe finalement à Québec. Elle se lance dans la production de roman, de nouvelles qui, jusqu'à présent, sont regroupés dans neuf volumes; sans compter des collaborations occasionnelles dans différents imprimés.

Dans la même veine d'observation sociale et psychologique qui caractérisait *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy écrit *Alexandre Chenevert* (Beauchemin, 1954). L'année d'ensuite, paraît *Rue Deschambault*. Avec *La montagne secrète* (Beauchemin, 1961), elle reprend à son compte les récits de René Richard, pour illustrer l'absolu de la création artistique, en utilisant le Grand-Nord canadien comme champ mythique.

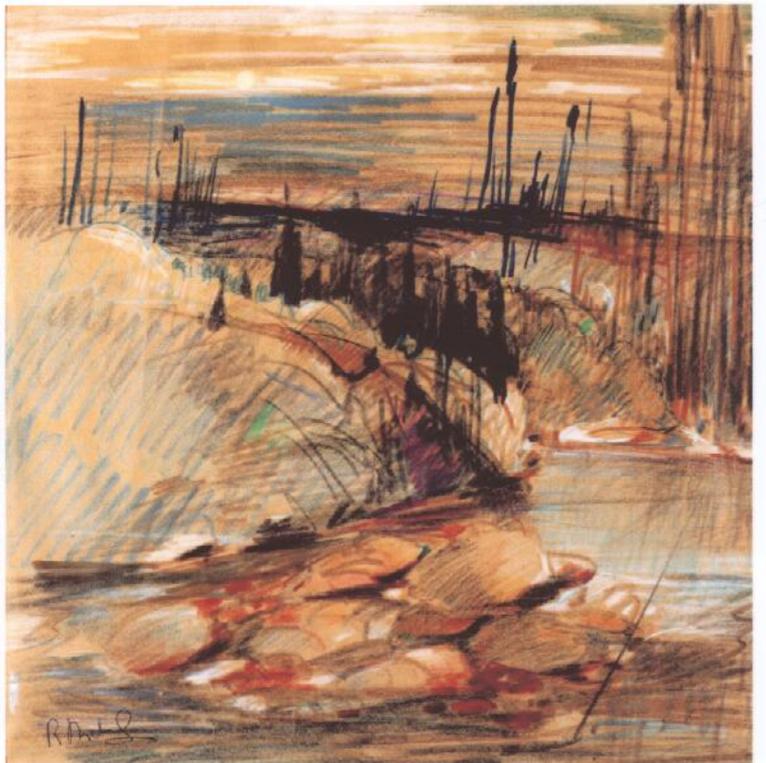
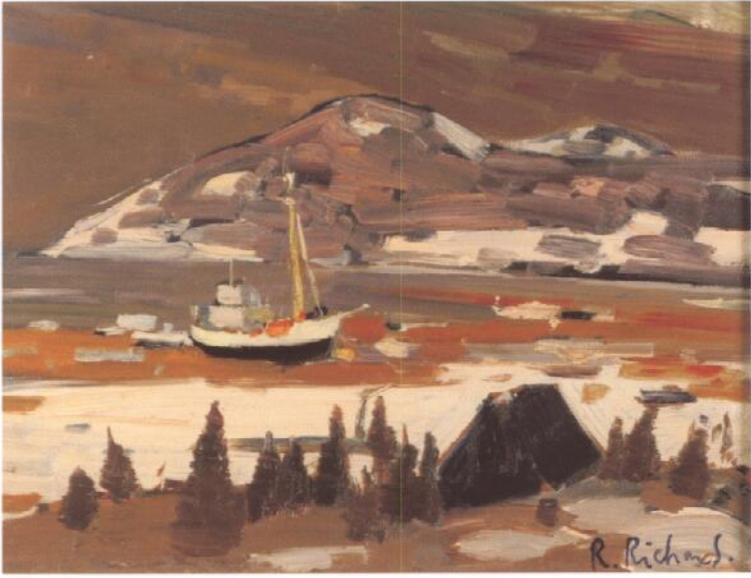
Quelque temps après, c'est *La route d'Altamont* qui voit le jour, suivi de "*La rivière sans repos* (Beauchemin, 1970). Dans cette oeuvre, le Grand-Nord est utilisé encore une fois, mettant en scène des personnages esquimaux d'Inuvik, aux prises avec les "affres" de la civilisation et du progrès technologique des Blancs. *Cet été qui chantait* (Ed. Françaises, 1972) se présente un peu comme une synthèse des écrits de Gabrielle Roy, par le message d'optimisme qu'il tend à diffuser, justifiant les autres romans où l'angoisse n'était qu'un processus supérieur de la foi... Enfin, *Un jardin au bout du monde* (Beauchemin, 1975), nous offre des nouvelles remaniées et des inédits...

L'existence de René Richard, Suisse d'origine, s'amorce véritablement avec son arrivée au Canada et l'installation de sa famille à Cold Lake, au nord de l'Alberta. Rompant avec la plupart des conventions sociales, il décide, à peine sorti de l'adolescence, de consacrer sa vie à l'ascétisme artistique dans le giron cruel du Grand-Nord. Après s'être suffi lui-même pendant quelques années, il décide d'améliorer ses techniques picturales par le biais d'études sur la composition. Pour ce faire, il se rend à Paris, comme Pierre Cadorai, héros de *La montagne secrète*.

Ayant pris ce qu'il y avait à prendre, Richard retourne à ses grands espaces nordiques et à ses pérégrinations artistiques. Maintenant fixé à Baie-St-Paul, il n'a pas cessé de créer, utilisant une grande variété de moyens techniques: crayons de plomb, de couleur, gouache, huile...allant du simple croquis aux toiles lyriques, d'une inspiration voisine de celle de Groupe des Sept. Tout en s'étant tenu toute sa vie hors des centres de production artistique et d'échanges, on n'en retrouve pas moins de ses oeuvres dans de nombreuses collections tant publiques que privées et dans plusieurs galeries d'art canadiennes.

L'illustration de *La montagne secrète*, de Gabrielle Roy, par René Richard aux éditions La Frégate d'Hugues de Jouvancourt, apporte un élément nouveau à l'interaction de la carrière des deux artistes. Il s'agissait pour Richard de réunir un certain nombre de dessins au plomb et de la période dite des crayons à colorier, réalisés entre les années 1930-40, qui collaient avec le plus de vraisemblance aux textes de *La montagne secrète*. Dans un deuxième temps, il a complété cette série avec de nouveaux croquis aux débuts et fins de chapitres. Et comme on voulait en faire un album de luxe particulièrement attrayant, Richard a produit une série de douze lithographies, le tout dans le style de l'époque.

L'article que nous vous offrons, a pour but de souligner quelques-unes des préoccupations de Gabrielle Roy et de René Richard, notamment en regard du Grand-Nord canadien, ainsi qu'une réflexion se rattachant aux diverses étapes de deux carrières si bien remplies...



Terres de glace, tableaux de feu



René Richard
Sur le fleuve
Mackenzie.
(Photo privée)

René Richard, Chaux-de-Fonnier, peintre et trappeur au Canada

Les Fondations Bagatelle à Sillery, René Richard à Montreal, le Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds présentent, pour la première fois en Suisse, les dessins et peintures de cet artiste né à La Chaux-de-Fonds en 1895, contemporain de Le Corbusier, de Blaise Cendrars, dont il a partagé l'esprit de pionnier, la force créatrice.

L'accrochage des œuvres de René Richard, de même que les deux autres expositions décrites dans cette page, sont placées dans le contexte du 5e Salon des Régions du livre, élargi à la région québécoise de l'Outaouais et à la Communauté française de Belgique.

Qui donc eut jamais destin plus étrange? De son vrai nom Emmanuel-René Jeanrichard a 14 ans, lorsque son père, graveur, décide d'emmener femme et enfants vivre dans un vil-

lage du nord de l'Alberta. Les décisions du père, ne se discutent pas.

Là, à Cold Lake, le père ouvre un comptoir où viennent s'approvisionner les Indiens, dont il achète les fourures. Un jour, en compagnie d'un jeune homme de son âge, René Richard s'enfuit du domicile paternel: ils auraient pu mourir mille fois! Ils s'en tirent, aidés par des trappeurs qui leur enseignent comment maîtriser les événements naturels, comment prendre les bêtes au piège. Ayant ressenti cette nature fantastique, où les caractères se forment plus rudement qu'ailleurs, ayant goûté à cette enivrante, âpre, liberté, René Richard, jamais plus, ne pourra s'en passer.

Pour se protéger de la solitude, René Richard dessine, sur des morceaux de papier, sur des plaquettes de bois. Bientôt il sait que rien d'autre que peindre ne l'intéresse. Il s'imagine qu'il n'y a qu'à Paris

qu'il pourra apprendre le métier. Dès lors, jour après jour, il s'adonne au piégeage des bêtes. La vente des peaux lui rapportera peut-être de quoi payer le voyage, les études. Des déboires sans fin, mauvaise saison, maladie, scorbut, se mettent en travers du grand projet. En 1930, enfin, René Richard arrive à Paris. Mais une académie, la vie trépidante de la ville, sauraient-elles convenir à un tel être? Il a la chance de rencontrer un professeur clairvoyant, Clarence Gagnon, qui a su déceler le talent de Richard, le guider, le soutenir.

Rongé par une profonde nostalgie, René Richard quitte Paris, il séjourne en Savoie, au Valais. De cette époque, l'accrochage du Musée des beaux-arts fait voir une série de sanguines sur la vie des bergers.

Il lui a fallu l'éloignement pour découvrir pleinement ce qu'il portait en lui: le besoin

viscéral du Grand-Nord, là où les arbres sont effilés par les vents, les chiens de traîneaux quasi morts d'épuisement, devant les cabanes de bois, à demi enterrées sous la neige. Il ne se contient plus d'impatience, il s'en retourne et reprend ses randonnées à travers les étendues désertes. Parfois seul, parfois avec un compagnon, René Richard a parcouru tout le nord du continent américain. Il a rapporté une série sans pareille de croquis, de notes, qui constituent un témoignage unique de ces régions. Un univers poignant.

Par une sonorité chromatique violacée, originale, très personnelle, huile sur maçonite, René Richard a traduit, comme personne n'a su mieux le faire, la solitude de l'homme réduit à hiverner seul au bout du monde. Il est aussi le peintre du feu. Dans la maigre flamme qui s'échappe d'un foyer, on ressent tout le réconfort du feu, de la chaleur.

Dès lors il devenait impératif de faire connaître l'œuvre de René Richard au public de La Chaux-de-Fonds, sa ville natale, à laquelle il a témoigné sa reconnaissance, peu avant sa mort en 1982, par l'entremise d'une sérigraphie dédiée. René Richard a exposé à plusieurs reprises au Musée du Québec, il a été reçu membre de l'Ordre du Canada, de l'Académie royale canadienne.

Dessins de Leunick

● Musée des beaux-arts, jusqu'au 3 janvier
Visites commentées,
les mercredis 28 octobre,
11 novembre, 9 décembre,
20 h

PEINTURE D'ÉMIGRÉ

Frontières fertiles du voyage

De feu le Salon des régions du Livre à La Chaux-de-Fonds, qui a démarré lentement mais fini avec une foule chaleureuse, reste un intéressant et vif passage: l'exposition René Richard au Musée des beaux-arts, ou comment un chaux-de-fonnier contemporain de Cendrars devint peintre des forêts et des ciels frais dans le Grand nord canadien.



LA FORCE DU PAYSAGE - A l'atelier, d'après des croquis de terrain, René Richard fait le bois profond.

Peindre la nature: c'est la passion d'un garçon né à La Chaux-de-Fonds en 1895, Emmanuel-René Jeanrichard, dont la famille immigré au Canada alors que le jeune homme n'est qu'un adolescent. Comment devient-il ce peintre énergique comme un fauve, direct comme un naïf, très américain dans son amour avoué pour la nature, très européen dans son maniement de libertés conquises par la filière post-impressionniste?

C'est encore un gamin qui fausse compagnie au comptoir familial installé dans le nord de l'Alberta. La vie de trappeur est dure, laisse peu d'argent, beaucoup de solitude. Le garçon, raconte l'histoire, dessine pour échapper à l'extrême rigueur du lieu et du mode de vie. Il lui faut dix ans pour se payer le voyage jusqu'à Paris, car il veut apprendre l'art.

Des extraits du récit de sa vie par Emmanuel-René Jeanrichard devenu René Richard figurent dans l'exposition. Le ton est émouvant. Arrivé en ville, l'homme de 35 ans attend tout d'un maître, en reçoit beaucoup. Et surtout la permission de ne pas devenir un peintre académique.

Il travaille pourtant les instruments classiques: deux séries de dessins à la mine de plomb et à la sanguine, regroupés dans des espaces plus intimes du musée, montrent un trait vigoureux mais néanmoins attentif à respecter une figuration de bon aloi.

A ce moment là, René Richard a quitté Paris, il séjourne en Savoie et en Valais, il fréquente l'alpe et dessine les gens des villages. Mais il ne se plaît pas en Europe.

Il lui manque les grands espaces et le bois canadiens. Dès son retour, il se relance sur les pistes: c'est le contenu des trois salles de paysages accrochés au musée, tableaux peints à divers stades de transposition: le réalisme s'impose quelquefois jusqu'à l'étrangeté, certaine maison par exemple plonge à des sensations oniriques. Mais le plus souvent, un coup de brosse large et résolu honore des grandes échappées de collines, ciel de glace, lumière du nord, des échos de Scandinavie; ce même souffle généreux fend des travées dans la forêt, campe le bivouac, saisit gens et chiens. Le peintre ose la grande coloration, les turquoises pâles, les jaunes crèmeux, les carmin, les cobalt forts.

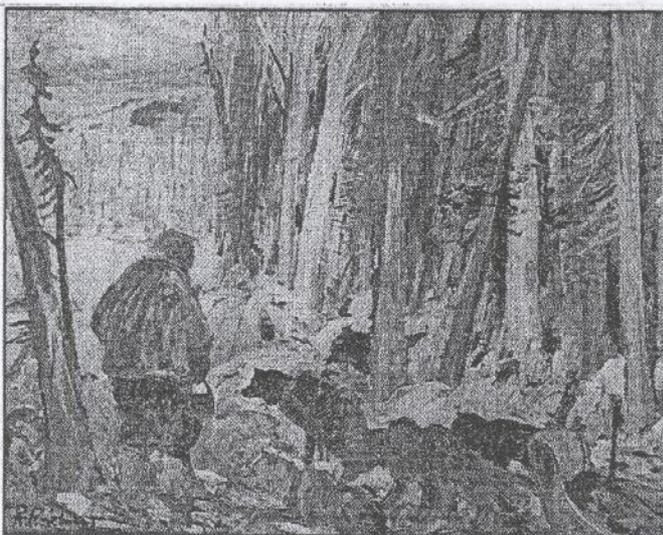
René Richard a connu le succès et même l'admiration dévouée, un brin fétichiste peut-être. Une vitrine transmise par la Fondation René Richard à Montréal, coorganisateur de l'exposition, donne une idée de l'amitié admirative que ce Chaux-de-fonnier a su éveiller, vivant jusqu'à un très grand âge dans sa petite maison, décoré et honoré. Une belle oeuvre, lumineuse et forte, d'un exotisme plus rare dans les lieux d'exposition que celui du sud.

◇ Ch. G.

● René Richard, peintre trappeur, Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 3 janvier 1993

Vernissage René Richard au Musée des beaux-arts

Peintre et trappeur



Terres de glace, tableaux de feu
Huile sur maçonnette.

(Impar Gerber)

Il devenait impératif de faire connaître l'œuvre de René Richard au public de La Chaux-de-Fonds, sa ville natale, à laquelle il a témoigné sa reconnaissance, peu avant sa mort en 1982, par l'entremise d'une sérigraphie dédicacée. L'ouverture prochaine du 5e Salon des Régions du Livre, étendu au Québec, en fournit l'heureuse occasion.

De son vrai nom Emmanuel-René Jeanrichard, né en 1895, avait 14 ans lorsque son père, graveur, décida d'emmener femme et enfants au Canada. Peintre, trappeur, écrivain, René Richard a été honoré des plus hautes distinctions canadiennes, il a décrit, comme personne n'a su mieux le faire, la solitude de l'homme contraint à hiverner seul au bout du monde (voir «Singulier» à paraître le 8 octobre). L'accrochage de ses tableaux, huile sur maçonnette, crayon de couleur, a eu lieu samedi au Musée des beaux-arts. Daniel Musy, président de la Commission du MBA a donné la parole à MM. Jean-Martin Monsch, directeur des Affaires

culturelles, Denis Bédard, délégué général de la délégation du Québec à Düsseldorf, Cyrille Simard, président de la Commission des biens culturels du gouvernement du Québec - qui a offert un dessin original, l'ensemble des publications consacrées à René Richard, copies de manuscrits, catalogues, et souhaité qu'une salle soit réservée à cette personnalité hors du commun au MBA chaux-de-fonnier - Edmond Charrière, conservateur, Charles Chautems, ancien conservateur du Musée des beaux-arts du Locle, qui en 1986, déjà, entreprit de présenter l'œuvre de René Richard en Suisse.

Ont pris part à l'inauguration MM. Patrick Bergen, attaché culturel de l'ambassade du Canada en Suisse, Eric Lord, conservateur de la Fondation Richard à Sillery, Charles-H. Augsburger, président de la ville.

D. de C.

● Jusqu'au 3 janvier: visites commentées les 28 octobre, 11 novembre et 9 décembre.



Bilder RR.max



La maison du peintre. Simple, mais accueillante. Huile, 1951.



Bilder RR.max



Bilder RR.max



Bilder RR.max



Bilder RR.max



Avant-propos

« Loin dans l'ouest, le ciel bleu, signe précurseur d'une belle journée. Je ne voulais pas quitter l'endroit sans faire une pochade pour emporter un souvenir de ce coin où l'hospitalité m'avait été si libéralement offerte. »

René Richard: peintre qui nous restitue, dans le domaine conceptualisé de l'art, le paysage québécois et nous permet de l'entrevoir par les yeux du poète qui vibre aux beautés magnifiques qui sont celles-là mêmes du pays. L'authenticité de l'oeuvre est indéniable et l'amour pour notre paysage incontestable. Cet artiste, né à l'étranger et ayant vécu dans l'ouest canadien avant de découvrir sa patrie de Charlevoix, nous offre, par ses tableaux, la vision franche et directe de sites parmi les plus beaux de *notre terre* des rives du Saint-Laurent.

Richard interprète le pays et, ce faisant, souligne sa véritable et farouche grandeur — grandeur à la mesure des générations de femmes et d'hommes qui s'y sont succédés et l'ont habité, qui l'ont humanisé.

Le paysagiste, en effet, fait plus que restituer sur sa toile les données factuelles de la nature qui le séduit et l'émeut. Il pénètre le véritable attachement des habitants de cette contrée pour leur univers, cette portion du sol qui leur est donnée en partage, et sacralise — en quelque sorte — l'indéfectible lien qui unit des hommes à leur sol ancestral. Il rend appréhensible la vision amoureuse de l'habitant pour son environnement.

L'oeuvre de René Richard, son oeuvre de dessinateur et son oeuvre de peintre, est à compter parmi les trésors artistiques dont nous nous dotons à l'éloge du pays du Québec, pays à la fois grandiose et foncièrement à mesure humaine, farouche et d'une infinie douceur, permanent et d'une profonde richesse de renouvellement.

Denis Vaugeois

ministre des Affaires culturelles.



L'amitié de René Richard
pour Gabrielle Roy et Félix-Antoine Savard:

La rencontre de trois grands dans Charlevoix

par SERGE GAUTHIER

René Richard, Gabrielle Roy, Félix-Antoine Savard: trois grands créateurs d'ici. Charlevoix fut leur point de rencontre. Aucun d'eux pourtant n'était originaire de cette région. Ils l'ont adoptée comme lieu de résidence, avec amour et avec respect.

Leur attachement à Charlevoix devint l'occasion de créer des liens entre eux. Ils se sont côtoyés et cette amitié porta des fruits. Il en reste des oeuvres littéraires ou artistiques précieuses, qui sont en quelque sorte devenues aujourd'hui des trésors patrimoniaux. Le texte qui suit tente de retrouver les traces de cette création commune dont Charlevoix fut le site privilégié.

Gabrielle Roy et *La montagne secrète*

Originaire de l'Ouest canadien, plus précisément du Manitoba, la romancière

Gabrielle Roy se prit d'affection pour René Richard. Comme elle, le peintre-trappeur possédait cette passion des grands espaces nordiques. Elle décida ainsi d'écrire un roman à partir du récit de la vie de René Richard.

Ce roman intitulé *La montagne secrète* a d'abord paru chez Beauchemin. Il fut ensuite réédité en 1971, 1974 et 1978 (1), ce qui confirme son succès de librairie fort appréciable.

En fait, *La montagne secrète* ne constitue pas une biographie de René Richard. Gabrielle Roy s'est gardé l'espace littéraire nécessaire à l'imaginaire, pour en faire un roman à part entière. Cependant, le lecteur y retrouve trois grandes étapes de la vie d'un peintre nommé Pierre qui ne sont pas vraiment éloignées de celle de René Richard.

Le peintre de *La montagne secrète* séjourne d'abord dans les Territoires du

Nord-Ouest et il assure sa subsistance par la pratique du métier de trappeur. Il découvre par la suite l'Ungava dans le Nord du Québec. Il se rend finalement à Paris afin d'acquérir une formation artistique.

Chacune de ces étapes s'avère une occasion pour Pierre d'approfondir son désir de peindre. Constamment, il enracine ce projet dans sa volonté de recréer sur la toile la beauté fulgurante mais si isolée des paysages du Grand Nord.

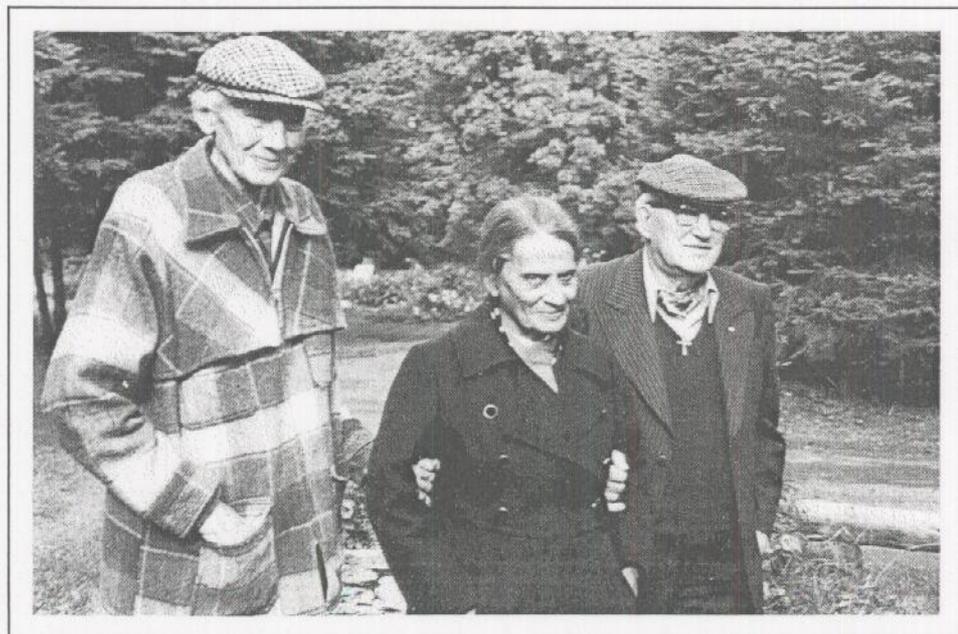
Cette quête n'est autre que celle de René Richard. Gabrielle Roy la rend captivante grâce à une écriture chargée d'émotion et d'humanisme. *La montagne secrète* s'impose donc comme un roman à lire afin de percevoir l'élan de profondeur et d'engagement qui justifie le geste créateur du peintre René Richard.

Dans cette même foulée, Gabrielle Roy rédige en 1968 un autre texte en hommage à René Richard. Il est paru dans un catalogue d'exposition du Musée du Québec. Il convient de lire dans le présent numéro ce document qui scelle en quelque sorte cette amitié exceptionnelle (voir p. 22-23).

Félix-Antoine Savard: une passion commune pour la nature sauvage

L'auteur de *Menaud, maître-draveur* percevait en René Richard un être profondément libre. Pour Mgr Savard, le peintre originaire de Suisse est un passionné de la grande nature si pittoresque du Canada.

En ce sens, le prêtre-colonisateur de l'Abitibi et le peintre qui a vécu dans le Nord canadien possèdent bien des points communs. Ils peuvent revendiquer, l'un comme l'autre, cet esprit de



René Richard, Gabrielle Roy et Mgr Félix-Antoine Savard.



(Catalogue: Musée du Québec.)

Homme tendant l'oreille.

pionnier qui animait les anciens de ce pays. Proche de la grande nature sauvage, les deux hommes témoignaient d'une vision semblable d'une nature encore intouchée par la main humaine.

L'amitié que René Richard et Mgr Félix-Antoine se portaient n'a laissé que peu de traces. Un texte-hommage rédigé par Mgr Savard, paru dans le *Carnet du Soir intérieur I* en 1978, en constitue peut-être le seul rappel. Il faut le lire avec une sorte de recueillement. Ce texte est reproduit à l'intérieur de la présente parution (voir p. 12).

René Richard, illustrateur des oeuvres de Gabrielle Roy et de Félix-Antoine Savard

Le peintre René Richard a illustré des oeuvres de Gabrielle Roy et de Félix-Antoine Savard. Ces volumes à tirage limité sont très difficiles à consulter aujourd'hui, puisqu'ils sont complètement épuisés. Ils n'en demeurent pas moins une trace de plus de l'amitié de ces trois grands.

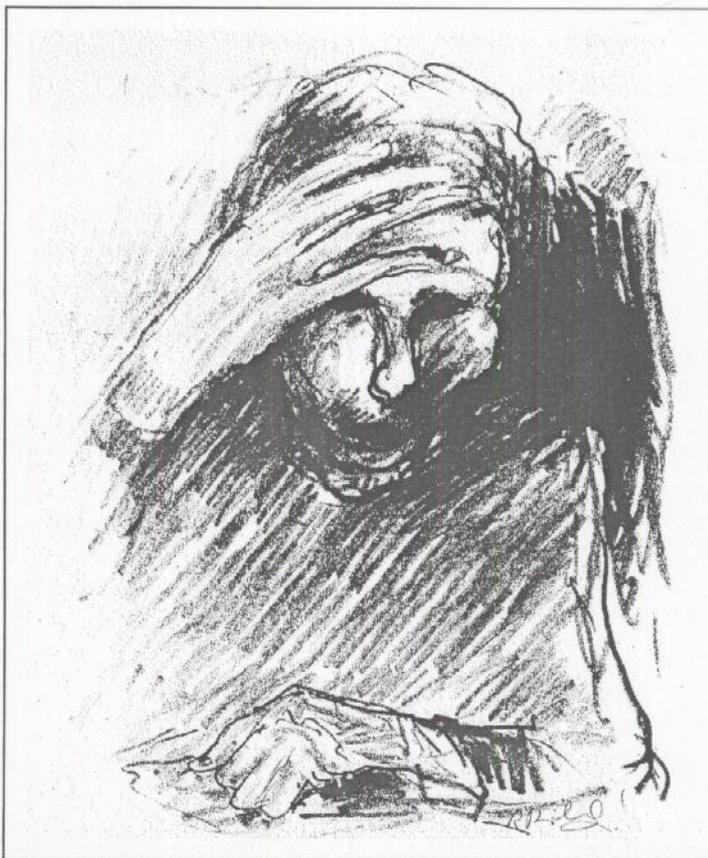
Ainsi, René Richard a produit une série de dessins en lien avec le récit que Gabrielle Roy lui a consacré. Il a ainsi signé plusieurs oeuvres remarquables à l'intérieur d'une édition de luxe de *La montagne secrète* parue en 1975 (2). Ce livre de collection prend de nos jours une valeur symbolique.

Par la suite, en 1979, René Richard illustre une édition de luxe de *Menaud, maître-draveur*. Ce livre précieux contient des illustrations splendides (3).

Voilà donc l'oeuvre littéraire et la peinture qui se fusionnent. La création de ces trois grands artistes s'unit dans des livres d'art. Les rares et privilégiés propriétaires de ces documents rarissimes doivent savoir que ces pièces de collection se sont réalisées dans la complicité, sous le signe de cette amitié si fructueuse entre trois grands Charlevoisiens.

Un moment de grâce

Les grandes amitiés ne meurent pas. Pourtant, il faut bien que les êtres humains disparaissent un jour et cela même si personne après ne peut vraiment occuper leur place qui demeure vide...



(Catalogue: Musée du Québec.)

Homme lisant.

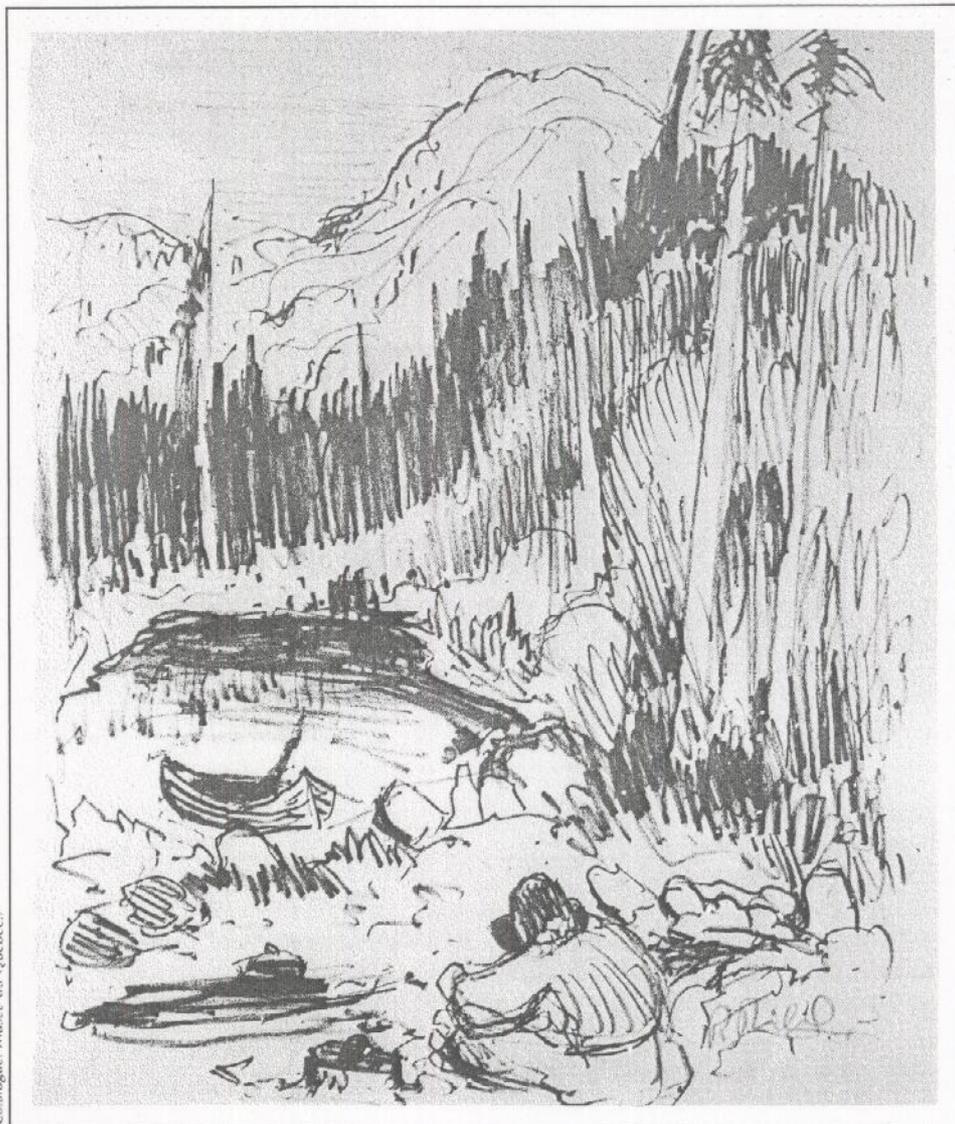
Les trois grands de Charlevoix se sont rejoints dans la vie. Ils n'ont malheureusement pas tardé à le faire dans la mort, puisque leurs décès successifs se sont produits en l'espace d'une seule année. Ce fut en premier le peintre-trappeur et le prêtre-écrivain-colonisateur en 1982, puis la discrète romancière en 1983.

Cependant, l'oeuvre des créateurs ne disparaît pas. Elle revit chaque fois qu'un lecteur, qu'un amateur d'art consent à la redécouvrir... L'amitié que porta René Richard à Gabrielle Roy et à Félix-Antoine Savard, un moment de grâce unique dans l'histoire de Charlevoix... Et il n'en tient qu'à nous d'en garder le souvenir et ainsi de le prolonger...

Bibliographie

- (1) L'édition suivante demeure disponible en librairie:
Roy, Gabrielle. *La montagne secrète*. Montréal, Stanké, 1978 (Collection 10/10).
- (2) *La montagne secrète*. Montréal, Éditions La Frégate, 1975. 153 p. Ill. de René Richard, 12 lithographies (sous emboîtage).
- (3) *Menaud, maître-draveur*. Montréal, Éditions La Frégate, 1979, (porte-feuille, 188 p.). Ill. de René Richard.

Catalogue: Musée du Québec.



Le repos du trappeur.

Catalogue: Musée du Québec.



Les castors.



RENE RICHARD

R. C. A. ARTISTE-PEINTRE
MEMBRE DE L'ORDRE DU CANADA
EPOUX DE BLANCHE CIMON
NE A LA-CHAUX-DE-FONDS, SUISSE LE 1^{ER} DEC. 1895
A VECU A BAIE ST-PAUL DE 1940 A 1982
DECEDE LE 31 MARS 1982



BLANCHE CIMON

NEE A BAIE ST-PAUL LE 2 MAI 1895
DECEDEE LE 1^{ER} MAI 1983



De 1930 à 1933, le célèbre peintre québécois René Richard, de retour d'un voyage d'étude en France, descend seul, en canot, la rivière Churchill, depuis sa source jusqu'à la baie d'Hudson. Un voyage de plus de mille six cents kilomètres, riche en péripéties, à travers les étés torrides et les hivers redoutables du Nord canadien.

La forêt, les eaux vives, les espaces illimités du Grand Nord, toute la sérénité dont René Richard avait besoin pour libérer ses dons de créateur se trouvent fusionnés dans cette recherche presque obsessionnelle d'un retour aux sources.

Enfin libre, au fil de la rivière qui lui dévoile ses beautés détour après détour, empli d'une liesse intérieure qu'il traduit en lignes et en jeux de couleurs, le peintre imprègne son œuvre de cette nature somptueuse et des êtres qui la peuplent.

Né à Casselman, en Ontario, le professeur Jean-Guy Quenneville, après des études classiques au Québec, obtient un doctorat en sciences politiques de l'université Notre-Dame à South Bend, Indiana. Depuis 1970, il enseigne cette discipline à Saskatoon, au collège St. Thomas More de l'Université de la Saskatchewan. À la fois directeur et fondateur de l'unité de recherches pour les Études canadiennes-françaises en cette même université, Jean-Guy Quenneville poursuit actuellement une recherche soutenue sur l'œuvre de personnalités francophones marquantes de l'Ouest canadien.

Jean-Guy Quenneville

René Richard

René Richard

Le voyage d'un solitaire
René Richard
1930-1933

Jean-Guy Quenneville



TRÉCARRÉ

CLARENCE GAGNON ET
RENÉ RICHARD

NOUS AVONS VU qu'en février 1927 un jeune trappeur de l'Alberta pris son courage à deux mains, car il était timide, et vint frapper au 9, rue Falguière. Clarence Gagnon le reçut comme il recevait tout le monde, fort cordialement, bien qu'à ce moment-là il en avait par-dessus la tête. L'exposition du Jeu de paume, devant ouvrir le 10 avril, était en pleine préparation, et Gagnon en avait la responsabilité. D'autre part, il venait de repartir à zéro, dans son travail d'illustrateur pour *Le grand silence blanc*, puisque les blocs de bois éclataient les uns après les autres sous la force des presses à main des imprimeurs. Découragé, Gagnon avait même pris la décision de tout arrêter et de renoncer définitivement à faire ce travail¹.

René Richard, c'était le nom de ce jeune trappeur, était né en Suisse en 1895; il était venu en Alberta avec sa famille, à l'âge de 14 ans; deux ans plus tard il partait à l'aventure, sans un sou, dans le delta du Mackenzie, où d'autres trappeurs lui donnèrent le surnom de «slim», parce qu'il était grand et mince. Richard ne pouvait cependant pas tomber mieux², il arrivait juste au bon moment. Sa vie dans les Territoires du Nord-Ouest qu'il avait parcourus de long en large, sa connaissance des chiens de trait qu'il utilisait quotidiennement, son amitié avec les Indiens et les Esquimaux, tout cela était une mine d'inspiration pour Clarence Gagnon. Il est certain que Gagnon eut une énorme influence sur Richard qui, au départ, n'avait aucune formation. Mais les dessins que Richard lui avait montrés, et qu'il avait faits sur ses lignes de trappe, ne pouvaient manquer à leur tour d'influencer profondément Gagnon. Dans ce traîneau à chiens pris en pleine tempête, dont nous avons parlé, on sent l'influence de Richard, non pas uniquement au niveau du dessin mais par l'atmosphère qui entoure cette composition magistrale.

À partir de février 1927, Richard revint souvent voir les Gagnon; au moins une fois par semaine, si l'on se fie aux lettres de Gagnon qui parle à tout le monde de son protégé; il ne lui trouve pas bonne mine, le trouve trop maigre, et sait qu'il ne mange pas à sa faim. Aussi Lucile s'arrange-t-elle pour le retenir à dîner et le «bourre» suffisamment pour qu'il puisse tenir jusqu'à leur prochaine rencontre. De son côté Clarence écrit à Scott, à Eric Brown, à Watson, à Walker et leur parle de ce nouveau Tom Thomson: «(...) il doit me montrer quelques-uns de ses travaux demain (...)»

Au moment même où Richard rencontrait Gagnon pour la première fois, un messenger de la revue *L'Art et les artistes*, apportait à Gagnon les épreuves de l'article d'Armand Dayot sur l'exposition du Jeu de paume. Le messenger était un homme d'un certain âge qui avait participé à la «ruée vers l'or» de 1897 au Yukon. Aussitôt, Richard se mêle à la conversation et parle avec abondance des gens qu'il a connus là-bas. Tous les deux avaient parcouru le même terrain, connaissaient les mêmes gens, et conversèrent en anglais, dans le «slang» du Yukon, parlé là-bas par les trappeurs et les chercheurs d'or. C'était en plein

ce dont Gagnon avait besoin pour se remettre avec enthousiasme à ses illustrations du *Grand silence*.

Il recommande donc Richard à Eric Brown : « ... j'aimerais que vous puissiez faire quelque chose pour lui, afin qu'il puisse rester ici un ou deux ans. Le Gouvernement de l'Alberta devrait lui donner une bourse, et Norman MacKenzie, qui est membre du Conseil d'Administration de la Galerie nationale, devrait le recommander. »

Pendant ce temps, Richard s'était inscrit à l'académie Calarossi pour suivre des cours de peinture et de dessin mais il n'y resta pas très longtemps, et sur les conseils de Gagnon, visitera plutôt les musées. Il partit pour la Savoie où Gagnon le retrouva en septembre au retour de son périple à travers l'Europe. René Richard entretenait avec Gagnon une correspondance régulière qui durera une dizaine d'années. Il le considérait comme son seul maître ; il en parle abondamment dans ses mémoires, et dans sa première lettre en date du 3 juillet 1927, à Annecy, il écrit : « ... je vous assure que ce n'est pas drôle de peindre les montagnes, mon premier essai cet après-midi, est complètement nul, mes montagnes n'ont pas de forme, ni de couleur, ni de lointain, on dirait qu'elles vont me tomber dessus. (...) Je vous remercie de m'avoir indiqué la montagne, comme séjour et études de couleurs. »

Il est certain que sans Gagnon, Richard n'aurait pas tenu le coup et serait retourné rapidement au Canada, à bout de ressources. Gagnon lui apprit tout : la différence entre les tons chauds et les tons froids, le mélange des couleurs, les différents types de perspectives et surtout, comment préparer les petits panneaux de bois. « Les progrès sont bien lents, mon travail me dégoûte, pourtant mes panneaux sont épatants, je peux vraiment vous remercier pour m'avoir montré comment les préparer. » (Lettre du 10 septembre 1928, Saint-Gervais, Haute-Savoie) Parfois, Richard ne comprend pas ce que Gagnon veut dire. Ce dernier lui ayant écrit que l'huile de ses couleurs étant de mauvaise qualité il a dû détruire une grande partie de ses esquisses, Richard lui répond : « Vous me parlez, dans votre lettre, des difficultés que vous avez avec vos couleurs ; je comprends votre désappointement lorsqu'on se trouve devant un effet de lumière merveilleux, et qu'on ne peut le mettre sur la toile. »

Le père de Richard, Jean-Paul, après des débuts comme colon en Alberta où il avait obtenu des résultats catastrophiques, avait ouvert un magasin général à Cold Lake. Le 30 mars 1928, il écrit à Clarence Gagnon, son fils lui ayant tellement parlé de lui dans ses lettres ; il veut savoir si René a vraiment « l'étoffe » d'un artiste. Il ne doute cependant pas de son talent, puisqu'il ajoute : « (...) étant petit garçon, René avait beaucoup de goût pour le dessin, j'ai des dessins qu'il fit à l'âge de dix ans et c'était bien pour son âge » ; non, ce dont il doute c'est de sa persévérance et de son sérieux, jugeant que jusqu'ici il a mené une vie vagabonde pour échapper à ses responsabilités. Gagnon alors à l'hôtel de l'Europe à Venise lui répond aussitôt, le lendemain même de l'arrivée de la lettre : « Il a tout ce qu'il faut pour devenir un artiste intéressant. Cette opinion est corroborée par mon ami Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts et aussi par celle de M. Charles Masson, directeur du Musée du Luxembourg, sans compter celle d'artistes très connus, qui ont vu ses études. (...) Il a des moments de découragement, mais les vrais artistes en ont toujours. L'artiste qui est satisfait de son travail est un homme perdu. (...) Ce que j'ai fait pour lui n'est rien en comparaison de ce que j'aurais voulu faire. (...) Lui qui a accumulé dans le Grand Nord, au contact de la grande nature, il était mûr pour l'étude de la peinture. Cette vie du Grand Nord, n'a jamais été dépeinte comme elle aurait dû l'être, parce que les artistes qui l'ont essayée ne la connaissaient pas. (...) Nul autre que lui ne sera plus qualifié pour la peindre, mais avant

de retourner il lui faudra un an ou deux d'études, ici. (...) Je suis très heureux d'avoir fait sa connaissance et je l'estime beaucoup pour son ardeur au travail, sa sincérité et sa noblesse de cœur et je souhaite de tout mon cœur qu'il réussisse.»

Cette lettre de quatre pages n'en était qu'une parmi d'autres, nombreuses, que Gagnon écrira pour aider son protégé. Il y parviendra puisque ce dernier restera en Europe jusqu'au mois de mars 1930, soit pendant plus de trois ans. Gagnon savait de quoi il parlait, quand il affirmait que Richard était le plus qualifié pour peindre le Grand Nord, lui qui avait sué sang et eau, pendant l'été de 1927, sur les illustrations du *Grand silence*. Ce qui semble à peine croyable, c'est que Gagnon se soit occupé de Richard au moment où il était débordé, accablé de travail et de responsabilités; sans doute, était-il reconnaissant envers Richard de l'avoir stimulé et même de lui avoir ouvert les yeux dans l'exécution de ses monotypes, les originaux du *Grand silence blanc*. Gagnon ne savait plus quel procédé employer pour la reproduction des illustrations, après l'échec des blocs de bois; la rencontre de Richard et de Jean Sauté le sortit de l'impasse dans laquelle il se trouvait.

Gagnon envoie à Eric Brown des dessins de Richard et lui parle des progrès accomplis par celui-ci; il mentionne également l'intérêt de Dayot et de Masson, ce dernier ayant apporté des dessins de Rodin, du musée du Luxembourg, à l'atelier de Gagnon, pour les comparer favorablement aux dessins de Richard. Gagnon s'inquiète aussi de la santé de Richard qui tousse beaucoup et veut le faire ausculter par un médecin de ses amis³. Richard lui apprend que quelques années auparavant, il a eu une forte attaque de scorbut dans le delta du Mackenzie et que des Esquimaux lui ont sauvé la vie; sa santé est restée chancelante depuis ce temps-là.

Gagnon admire chez Richard son habileté de dessinateur, il la lui envie même: «... j'aurais tout donné pour avoir été capable de faire, à ma première année d'études, ce que lui a fait en un an, ici. Il n'y a pas un artiste canadien, vivant ou mort, qui a dessiné ou peut dessiner en cinq minutes, des choses comparables à celles de Richard.» Pour Gagnon, nul doute que Richard devait s'en tenir, dans ses œuvres futures, à cette description de la vie du Grand Nord qu'il connaissait si bien. Il est vrai que dans tout l'œuvre de Richard, ses dessins en noir et blanc, au fusain surtout, et ses dessins aux crayons de couleur, qu'ils soient du Grand Nord ou des bois autour de Baie-Saint-Paul, restent ce qu'il a fait de mieux. À notre avis, dans sa peinture il a eu tort à ses débuts, de vouloir imiter Clarence Gagnon, et plus tard, d'avoir une production en série. Gagnon avait assimilé certaines influences de l'impressionnisme et de l'art japonais pour arriver, dans ses grandes toiles, à une stylisation classique de la ligne et de la perspective des couleurs; dans ses esquisses, il s'était laissé influencer par ses contacts directs avec les aspects changeants d'une nature différemment éclairée selon les jours et les saisons. Richard avait fait la démarche contraire, il avait vécu en contact direct et permanent avec la nature dans ce qu'elle a de plus violent et de plus désolé; son dessin était issu de cette expérience, il n'avait pas et n'aura jamais la formation classique, universelle, raffinée de Gagnon. Les paysages de l'est du pays lui étaient inconnus; ce n'est pas l'Arctique, même si dans Charlevoix l'hiver est rude et long. Ce sont des terres défrichées, des forêts exploitées, où l'homme a quand même laissé sa marque; ce n'est ni la désolation ni la solitude du Grand Nord où l'homme n'a jamais su que survivre.

* * *

En Savoie, Richard rencontra une dame très riche, madame Samos, qui décida de le prendre sous sa protection, et l'emmena en automobile sur la Côte d'Azur, dans sa splendide propriété de Cap-Ferrat. Richard vit alors comme un prince, lui qui jusqu'ici a couché sur le sol, et s'est nourri uniquement de macaronis. Il trouve cette vie trop douce, et amollissante pour le caractère : « Cet entourage de millionnaire me dégoûte, tout est artificiel. » Il retourne à Paris en octobre, mais sa bienfaitrice lui a remis les clefs de son luxueux appartement du boulevard des Batignolles décoré avec goût, des meubles les plus somptueux. Richard, le trappeur, vit donc comme un grand bourgeois, et les autres étudiants qu'il invite parfois n'y comprennent rien.

L'année suivante, il va retrouver sa Suisse natale, avec Tony Stone, un jeune peintre canadien que Clarence lui a présenté. Il va d'abord à Neuchâtel, chez sa bienfaitrice, et de là part à pied, avec Stone, jusqu'à Vissoye dans le Valais. Il fait sa popote, et mange macaronis sur macaronis, la viande étant trop chère ; il se souvient, avec envie, des *square meals* de la rue Falguière.

« Je n'ai fait que de la saleté, qui ressemble plus à un tas de sable qu'à une montagne. Je crois qu'il faut un génie pour les comprendre, surtout comme vous les avez peintes. »

En septembre de la même année, Richard va voir ses amis à Chamonix ; il part de Vissoye en Suisse et, le train coûtant trop cher, revient à pied, ce qui représente soixante kilomètres en ligne droite et au moins le double sur ces tortueux chemins de montagnes. Richard couche dans les granges, ou dans les fossés, et dessine tout au long du parcours.

Le 10 mars 1930, il repartira du Havre pour le Canada, sur un cargo à destination de New York et écrit à Gagnon juste avant que les amarres ne soient larguées : « ... je vous serre à la briser, votre main ainsi que celle de madame Gagnon. »

« Slim » Richard visite les musées de New York, avant de repartir pour Ottawa où, sur les recommandations de Gagnon, il rencontre Duncan Scott qui lui promet son appui⁴. Il retourne à Cold Lake où son père tient le magasin général, mais aussitôt se chicane avec sa famille et part dans le bois. Il trappe, et l'extrême solitude lui fait reprendre goût à la vie, même s'il ne possède qu'une hache, un fusil et quelques sous ; son canot d'écorce est dans un état lamentable, fendu à plusieurs endroits. Heureusement il se débrouille assez bien dans la langue cri, et il est adopté par les Indiens du fleuve Churchill.

Dans une lettre à Scott, le 6 juin 1931, Gagnon écrit en parlant de Richard : « ... il est parti en canot de Cold Lake, Alberta, l'été dernier, et a descendu la Churchill jusqu'à la baie d'Hudson, et est actuellement quelque part au nord de Flin Flon. Il me dit qu'il a un peu travaillé en descendant, mais le manque d'argent l'a obligé à s'arrêter de peindre, et à recommencer la trappe (...) serait-il possible de lui donner la chance de montrer son savoir-faire, en lui permettant d'accompagner une expédition dans l'Arctique, ou quelque chose du genre. »

Richard écrit ses lettres quelquefois six mois avant d'être capable de les poster. Il se sert de n'importe quel morceau de papier, et écrit à l'encre, au crayon et même avec des morceaux de charbon de bois. Pendant ces années de solitude de 1930 à 1938, Clarence Gagnon restera son seul point de contact avec l'extérieur ; il lui confie ses rêves, ses angoisses et son désespoir, mais aussi son émerveillement devant cette nature : « (...) ce que c'est impressionnant toutes ces choses-là, l'autre jour, j'avais les larmes aux yeux en écoutant les cris des huards et des poules d'eau. Ces cris pour moi sont uniques, ils donnent des impressions de solitude, parmi la solitude (...) l'indien admire la beauté de la nature. Comment pourrait-il aimer ce faucheur-là (l'homme blanc), qui a semé plus de haine que de blé. »

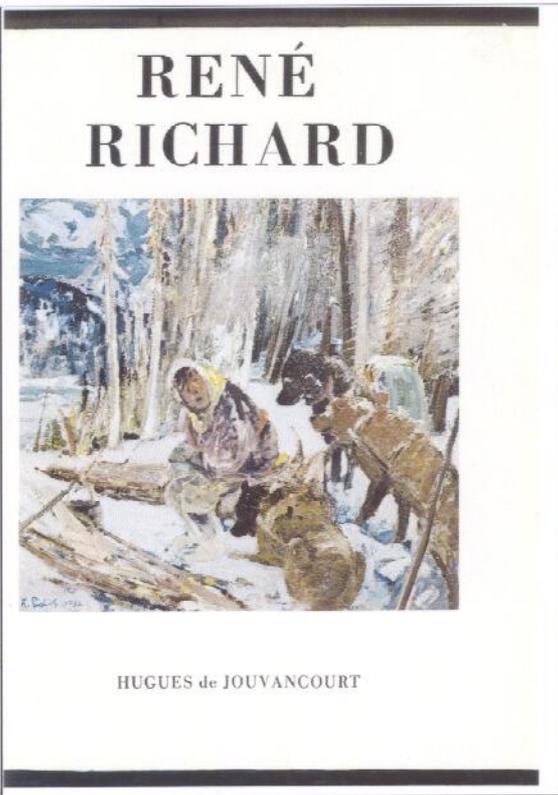
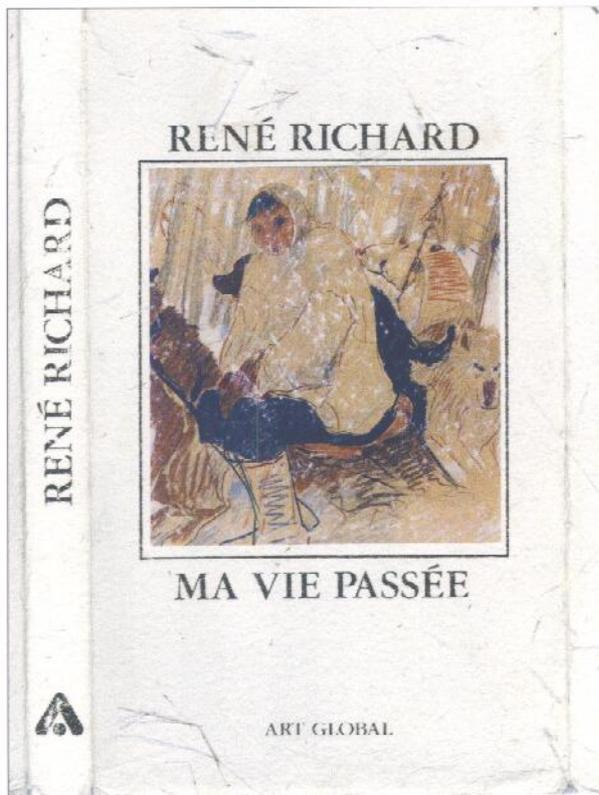
Richard gagne sa vie en trappant, il ne réside nulle part, et ses déplacements continuels l'empêchent d'emporter du matériel encombrant. Tout ce qu'il peut faire, ce sont des dessins ou de petites pochades. Il est difficile de vendre et d'établir un marché dans des conditions aussi difficiles. Clarence Gagnon n'en continue pas moins à recommander son protégé. En 1933, R.B. Wells, président du musée d'Edmonton, acquiert quelques œuvres de Richard. Mais à part cela, Richard ne vendra rien, et il continuera à vivre misérablement.

En 1938, après bien des déboires, et avec l'aide de Gustave Lanctôt, directeur des Archives publiques à Ottawa, on trouve à René Richard un poste de gardien de territoire dans le Parc national de Sainte-Anne-des-Monts, en Gaspésie. Cela permettra à Richard de travailler à sa peinture. Gagnon qui est de retour au pays depuis près de deux ans va le voir avec Bob Pilot et Louis-Arthur Richard, sous-ministre de la Chasse et de la Pêche, ils sont impressionnés par son talent.

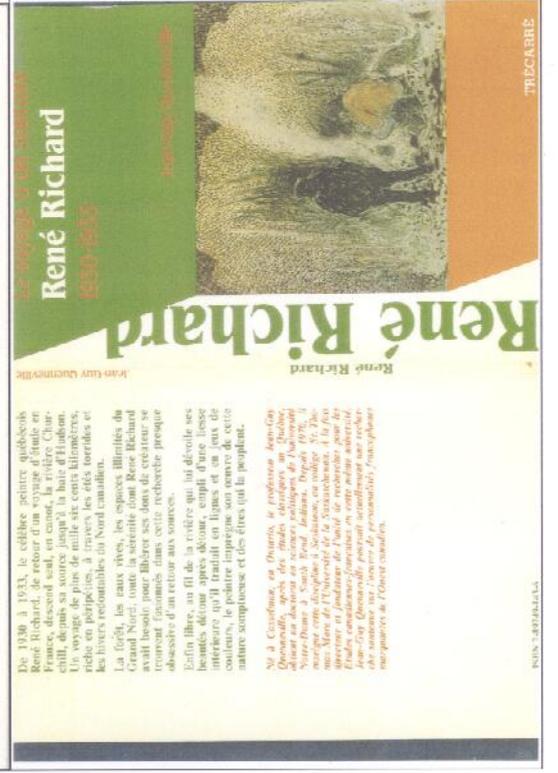
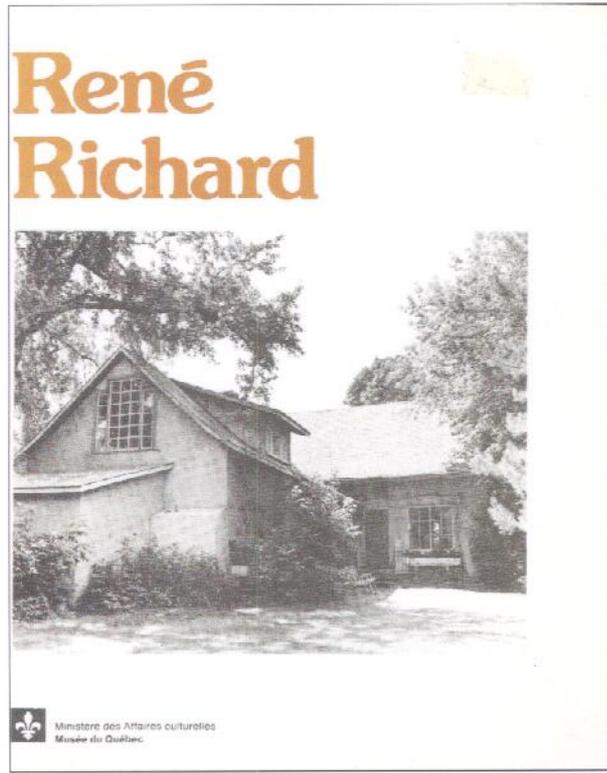
Enfin quand, en 1940, Richard découvre la Baie-Saint-Paul de Clarence Gagnon, son purgatoire est terminé. Après deux ans de séjour chez les Cimon où, tout en faisant de la peinture, il aide le vieux Xavier à toutes sortes de travaux autour de la maison, René Richard épouse Blanche Cimon en mai 1942, cinq mois après la mort de Clarence Gagnon. Blanche, la petite fille espiègle amie de Clarence depuis 1903, a maintenant 47 ans, le même âge que René Richard. C'est elle-même qui, durant une promenade dans la montagne autour de Baie-Saint-Paul avec René, lui a déclaré qu'ils devaient se marier ou ne plus vivre sous le même toit, afin de faire taire les méchantes langues.

NOTES:

- 1 Il en parle dans une lettre à Walker le 13 décembre 1926: «Devant l'impossibilité de trouver de bons blocs de bois, j'ai abandonné l'idée d'illustrer *Le grand silence blanc* (...) je vais plutôt entreprendre une série de monotypes, qui seront reproduits par le procédé Saudé.»
- 2 C'est Pierre Dupuis, alors secrétaire à la Légation canadienne à Paris, qui recommanda à René Richard d'aller voir Gagnon.
- 3 Il le fera ausculter par le médecin de l'American Art Club. Gagnon en était membre depuis 1904.
- 4 Le 4 mars 1930, Gagnon avait écrit à Scott: «Sur le chemin du retour, je lui ai dit de s'arrêter à Ottawa et d'aller vous voir. Je ne connais personne, qui, plus que lui, mérite d'être encouragé. Il est de ceux qui ne demandent jamais rien. (...) C'est lui qui devrait accompagner tout travail d'exploration dans l'Arctique ou toute enquête ethnographique chez les indiens ou les esquimaux. Marius Barbeau, j'en suis sûr, le trouverait intéressant.» Mais d'autres artistes plus connus, A. Y. Jackson et Lawren Harris, avaient été présentés par la direction des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon, pour entreprendre un voyage sur le *Beothic*, pour aller à l'Île Ellesmere et à l'Île de Baffin. Les œuvres couvrant cette expédition, furent exposées à la Galerie nationale à la fin de 1930.



Livres sur René Richard



De 1830 à 1833, le célèbre peintre québécois René Richard, de retour d'un voyage d'étude en France, dessine, peint, en esquisse, la rivière Char-chill, de puis sa source jusqu'à la baie d'Halifax. Un voyage de plus de mille six cents kilomètres, de plus de cent jours de navigation, de plus de cent heures de travail, de plus de cent heures de navigation et de plus de cent heures de travail. Les livres reliés dans ce volume ont été publiés en 1974, par le Musée de la Ville de Québec.

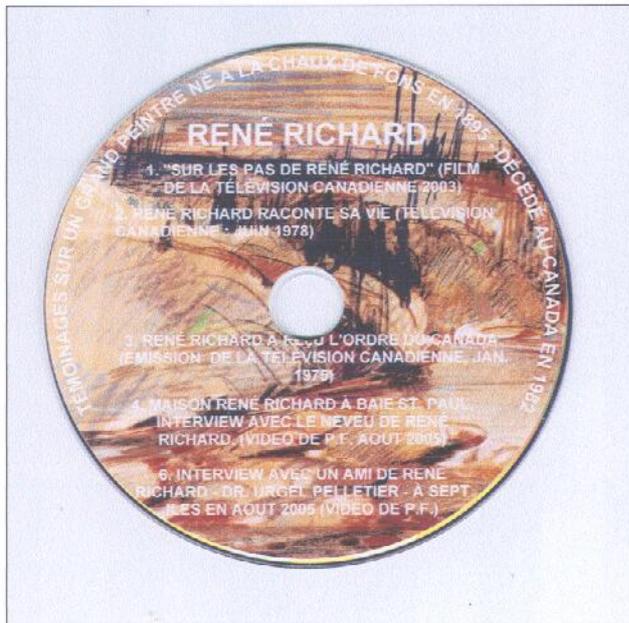
Les livres, les eaux vives, les espèces végétales de Grand Nord, tout la série de René Richard avait besoin pour illustrer ses deux de créer se trouvent énumérés dans cette recherche presque exhaustive d'un retour aux sources.

Enfin libre, au fil de la rivière qui lui dévoile ses beautés, découvrant après de nombreuses années de l'attente, enfin d'une telle nature, le peintre engage son œuvre de cette nature sculpturale et des rives qui la peuplent.

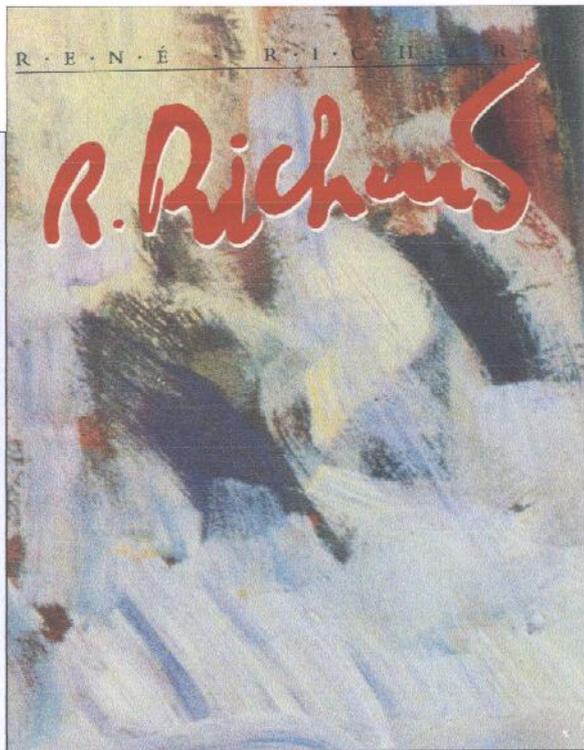
Né à Cap-François, en France, le professeur René-Guy Desjardins, qui a été directeur du Musée de la Ville de Québec de 1974 à 1980, a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre.

Né à Cap-François, en France, le professeur René-Guy Desjardins, qui a été directeur du Musée de la Ville de Québec de 1974 à 1980, a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre. Il a été directeur de la recherche et de la publication de ce livre.

ÉDITIONS SARTRE/ALCANTARA



Films sur la vie de René Richard



Livre d'art des œuvres de René Richard

Timbre Canadien avec un sujet de René Richard



29 octobre 1998

À la mémoire du peintre coureur des bois

L'Espace René-Richard inauguré au pavillon J.-A. DeSève

Un lieu exceptionnel dédié à la mémoire du peintre René Richard a été dévoilé officiellement au grand public, le 19 octobre, lors de l'inauguration de l'Espace René-Richard, au pavillon J.-A. DeSève. Dans le hall de ce pavillon trône en effet une imposante oeuvre structurale évoquant le célèbre canot du peintre des grands espaces. Cette immense structure en bois, s'élevant sur plus de deux étages, représente la membrane d'une embarcation dans laquelle ont été aménagés cinq espaces encadrant autant d'oeuvres de l'illustre et prolifique peintre québécois d'origine suisse.

En 1996, l'École d'architecture et la Fondation René-Richard proposaient à 17 étudiants, dans le cadre d'un atelier de composition architecturale, le projet de réaliser un espace représentatif de l'oeuvre et de la vie du peintre "coureur des bois" décédé en 1982. Les étudiants du professeur et architecte Claude Bélanger devaient imaginer une pièce architecturale qui, par son ambiance, sa configuration et les matériaux choisis, exprimerait la personnalité de l'artiste et la spécificité de sa production artistique. Parmi les 17 projets soumis à ce concours, le jury a retenu à l'unanimité la création d'Annie Forand. La force de son concept, qui allie élégance et robustesse, et l'appel à la pluridisciplinarité dans sa réalisation ont conquis les membres du jury.

Une idée "sur le terrain"

"Nous avons beaucoup étudié les oeuvres de René Richard et nous sommes allés visiter la maison qu'il habitait à Baie-Saint-Paul, dans Charlevoix", explique Annie Forand, titulaire d'un baccalauréat en architecture. "C'est le canot du peintre, suspendu dans son atelier, qui a été ma source d'inspiration. En privilégiant cet objet qui a longtemps fait partie de sa vie quotidienne, je pouvais illustrer ce qui était au coeur de sa vie et de son oeuvre: la forêt, l'eau, la liberté, les voyages et le Grand-Nord québécois. De plus, le matériau allait donner une chaleur au hall un peu froid de ce pavillon." Des mots de René Richard, gravés en lettres d'or, ornent la partie supérieure de cette pièce, alliant ainsi, dans un concept multidisciplinaire, littérature,

architecture et peinture. Les citations, choisies par l'étudiante, sont extraites du récit autobiographique du peintre intitulé *Ma vie passée*, publié aux éditions Art Global.

Le peintre des grands mouvements

Né en 1895 à la Chaux-De-Fonds, en Suisse, René Richard s'est initié dès 1912 à la vie de coureur des bois quelques années après son arrivée avec sa famille à Cold Lake, en Alberta. Passionné par la liberté et les grands espaces, il choisit de rompre avec les conventions sociales pour vivre en solitaire et parcourir le Grand-Nord.

Durant une douzaine d'années, il fréquente les peuples autochtones et se fait trappeur afin de subvenir à ses besoins. Sur son canot légendaire, il navigue sur les eaux des fleuves Mackenzie et Churchill et sur les rivières des territoires nordiques. C'est au cours de ces années de voyage qu'il réalise de nombreux croquis de paysages qui deviendront ensuite le thème central de son oeuvre. Après s'être établi définitivement à Baie-Saint-Paul en 1940, René Richard exécute, entre autres, une remarquable série d'huiles de grand format à partir de ses croquis antérieurs. "René Richard est un peintre des grands mouvements. Un homme qui parlait haut et fort, et dont le désir de capter le moment présent commandait une peinture rapide, exempte de détails. En ce sens, l'uvre d'Annie Forand illustre merveilleusement bien ce mouvement, cette force de la nature et de la parole", explique Cyril Simard, coordonnateur du projet et secrétaire de la Fondation René-Richard.

À son décès, à l'âge de 86 ans, René Richard a fait don de sa collection de tableaux ainsi que d'une grande partie de sa fortune à l'Université Laval. La Fondation René-Richard, constituée conformément aux vœux de l'artiste, a pour objectif de stimuler la création artistique de la relève. La Fondation a donc profité de l'inauguration de l'Espace René-Richard pour remettre ses trois bourses annuelles René-Richard (3 000 \$) destinées à des étudiants en arts visuels. Les bourses La Vigie et Louis-Garneau, offertes par les fondations du même nom et accordées à des étudiants en arts visuels, ont également été remises à cette occasion. "En investissant ce lieu hautement fréquenté et en y exposant quelques-unes des toiles de la collection universitaire, la Fondation René-Richard a la chance de faire connaître le peintre à un public extrêmement varié et d'assurer la pérennité de l'oeuvre de l'artiste", conclut Cyril Simard.

JULIE MARCOUX

Insolites parmi les sapins du Haut-Jura, les villes de La Chaux-de-Fonds et du Locle sont le résultat d'un formidable essor horloger déclenché avant 1750.

Mais quels furent les acteurs et les circonstances de cette mutation ?

De quels atouts la région disposait-elle ?

Peut-on décerner le titre de « père fondateur » à Daniel JeanRichard ?

Cette étude solidement documentée vous fait découvrir le terreau culturel et économique dans lequel a pu s'enraciner l'industrie de la montre et de la pendule.



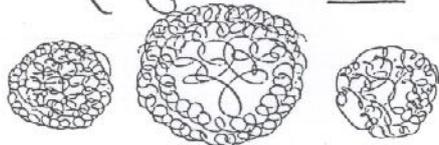
Contenu de l'ouvrage

- Les sources et leur exploitation
- L'économie dans son contexte
- Premiers pas vers l'exportation : la dentellerie et le travail du métal
- La montée de l'horlogerie
- L'organisation horlogère
- Tableaux, bibliographie, notes

Du même auteur : R. COP

- ▶ *Histoire de La Chaux-de-Fonds*
- ▶ *Moulins oubliés du haut Jura neuchâtelois*
- ▶ *La ferme des Montagnes neuchâtelaises*

*Je present Livre de
Raison Appartint
a Moy Daniel Jean Ri-
chard Dit Brawl de la
Saigne Bourgeois de Val-
lengin: fait sur le Mont du
Locle le 27 Janvier 1741*



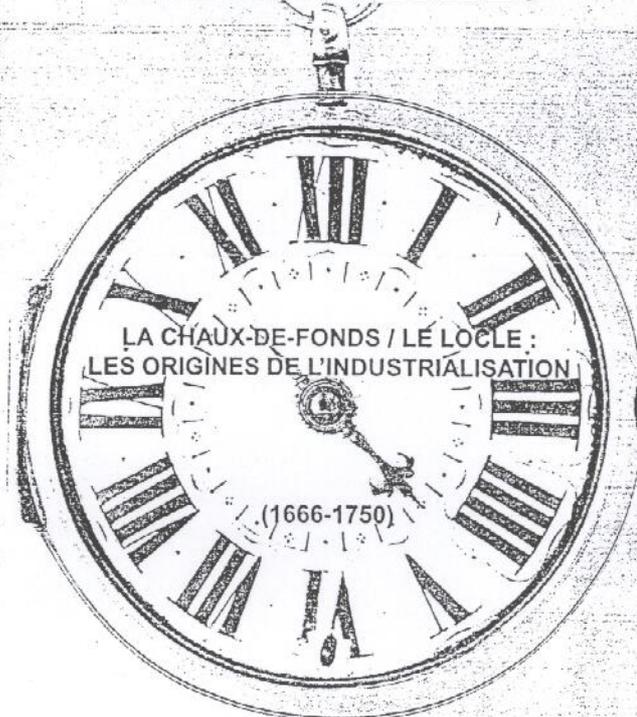
Les balbutiements et le démarrage

La production de la montre et de l'horloge ne fut à l'origine que l'une des facettes d'un développement artisanal diversifié. Les Montagnons excellaient alors, entre autres, dans l'armurerie, la tailleurie et la dentellerie.

C'est au Locle et surtout à La Chaux-de-Fonds, vers 1735-1750, que se produisit le véritable boom horloger, attesté par un spectaculaire accroissement du nombre des travailleurs.

Ainsi, ces deux localités constituèrent bel et bien le premier berceau horloger du Jura helvétique, si ce n'est de l'ensemble de l'Arc jurassien !

AUBE HORLOGÈRE SUR LES MONTAGNES NEUCHÂTELOISES



Raoul Cop